

DEUXIÈME ANNÉE — N° 9.

Paris, Septembre 1918



LA PATRIE SERBE



REVUE MENSUELLE

DES

SERBES EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR

DRAGOMIR D. IKONIĆ

Docteur en Philosophie

203, Boulevard Raspail, PARIS

La Patrie Serbe

B.D.I.C

REVUE MENSUELLE DES SERBES EN EXIL

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF :

Dragomir D. IKONIĆ.

SOMMAIRE

Kautsky et la Serbie	E. Denis.
Un centenaire des Lettres serbes	M. Pavlović.
J'avance, je chancelle	J. Jovanović-Zmaj.
Prétextes	
La mort du bien-aimé et de la bien-aimée. }	Chants féminins de Serbie.
Sans force.	R. Šumenković.
Les Albanais et les Serbes.	J. Radonić.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE :	
Un ouvrage sur l'Histoire serbe	D. Stefanović.
CHRONIQUE POLITIQUE :	
Les buts de guerre de la Serbie	Inostrani.
BIBLIOGRAPHIE :	
Serbes et Croates, par Radonja Jovanović	F. Cvjetiša.
La Macédoine, par Dr V. Kuhne	V. Djerić.
Le complot de Sarajevo, par Jules Chopin	M. Hope.
Inside Constantinople, par E. Lewis	In.
The Balkan Peninsula, par Fox	L.
Les chants de guerre de la Serbie	L.
Le cambriolage d'une nation	M. H.
L'idée de l'unité serbo-croate, par M.-P. Tchoubinski, etc., etc..	P.
O Gorskom Vijencu, par D. Kostic	
A TRAVERS LA PRESSE.	
CARNET DU MOIS :	
Une exposition yougoslave à Genève.	M. P.
Ligue des Universitaires de Serbie	—
Note	—

ILLUSTRATIONS

Vuk Karadžić. — Retraite de 1915. — L'armée serbe traversant Tchakor, 1915.

Kautsky et la Serbie.

Charles Kautsky est un des représentants les plus connus du socialisme allemand; rédacteur de la revue « Die Neue Zeit », auteur d'une grande histoire du socialisme, c'est, suivant l'expression de M. Andler, le cerbère vigilant qui se charge de ramener dans le rang quiconque s'éloigne de la pure orthodoxie marxiste. Avant la guerre, comme toute la *Genosserie* allemande, il coquettait avec l'impérialisme, parfaitement conséquent ainsi avec le système du Prophète. Depuis 1914, cependant, il a essayé de se dégager d'alliances par trop compromettantes et il affecte une apparence d'impartialité. En 1917, il a publié une brochure sur la Serbie et la Belgique, où il se donne mal de mort pour rechercher les solutions qui permettraient de mettre fin à la guerre actuelle et préviendraient le retour de catastrophes analogues. Son travail, qui n'a en lui-même qu'une valeur minime, est intéressant parce qu'il nous montre combien les Allemands, même quand ils se proclament affranchis, demeurent en réalité fermés aux idées de justice et de liberté. Séparer, comme nous y exhortent des idéalistes impénitents ou des pacifistes ahuris, le souverain et le peuple, le parti militaire et la masse de la nation, ce serait nous exposer aux plus déplorables surprises. En réalité, les concessions que Kautsky semble faire aux principes démocratiques ne sont qu'un maquillage sous lequel se cache mal la concupiscence pangermaniste. Les aveux auxquels il est malgré lui obligé n'en constituent pas moins un réquisitoire contre l'Allemagne, singulièrement grave, et les charges qu'il retient contre elle sont d'autant plus sérieuses que les tendances réelles de l'auteur transparaissent plus clairement sous son impartialité de surface.

I

La partie historique, la plus longue, fort incomplète et évidemment calculée pour diminuer autant que possible la responsabilité de l'Autriche, n'en met pas moins en pleine lumière l'égoïsme, la mauvaise foi et la brutalité des Habsbourgs.

(II^e Année. — N° 9 — Septembre 1918.)

Les Serbes qui, pendant deux siècles, avaient presque seuls barré la route à l'invasion turque, et sans l'héroïque résistance desquels la monarchie danubienne aurait été balayée, avaient expérimenté de bonne heure la reconnaissance des Ferdinand et des Léopold. Quand, pour fuir la tyrannie musulmane, ils cherchaient un refuge dans le royaume de Hongrie, ils y étaient aussitôt l'objet des persécutions sournoises ou des brutalités odieuses de la Chancellerie aulique. Ceux qui demeuraient en Turquie n'étaient pour les Empereurs que les instruments de leurs ambitions; la Cour de Vienne les poussait à la révolte chaque fois que la chance de quelque conquête semblait s'offrir à elle et les livrait ensuite sans pudeur et sans remords à la vengeance des sultans.

La politique des Habsbourg ne changea pas quand, au début du XIX^e siècle, sous la direction de Kara Georges, commença la lutte pour l'indépendance. Il s'était déclaré prêt à accepter la domination autrichienne et à reconnaître comme gouverneur un archiduc. Non seulement François I^r dédaigna son offre, mais il dénonça ses propositions à Sélim et il ne cessa depuis lors, par tous les moyens, de favoriser la politique turque. En 1829, à la veille du traité d'Andrinople, il travaillait encore à limiter les priviléges que la Russie réclamait pour Miloš Obrenović, de même qu'en 1867, c'est malgré François-Joseph que la France obtint que les garnisons turques évacuent Belgrade.

La Serbie définitivement affranchie, l'hostilité de l'Autriche ne se modifie pas et, en dépit des nombreuses réticences de Kautsky, son récit nous explique comment, peu à peu, l'insatiable persévérance de sa haine a provoqué chez les Slaves de la Morava des rancunes inexpiables. Nous sommes quelquefois un peu trop disposés aujourd'hui, sous l'impression des événements contemporains, à attribuer aux mots de race et de nationalité un sens mystique et à voir dans les instincts ethniques la force unique et fatale qui détermine l'histoire. Il est normal que les peuples qui parlent une même langue se sentent rapprochés les uns des autres par une affinité naturelle, mais ces sympathies ne prennent pas nécessairement une forme politique. Les Wallons de Belgique sont des sujets parfaitement fidèles d'Albert I^r et les Français de Genève n'ont pas le moindre désir de se séparer de la Suisse. L'irrédentisme n'est qu'une réponse à la persécution. Les Serbes, quand ils s'étaient évadés de la captivité musulmane, étaient fort en retard sur les peuples de l'Occident et, pour réparer le temps perdu, ils n'avaient pas trop de toute leur énergie; leur ambition immédiate allait à affranchir ceux de leurs compatriotes qui demeuraient sous le joug de la Porte. Malgré les souvenirs plutôt fâcheux que leur avaient laissés leurs anciens rapports avec Vienne, ils étaient encore parfaitement disposés à entretenir avec les Habsbourg des relations amicales; leur bonne volonté ne se découragea qu'à la longue, à la suite d'une interminable série de douloureuses expériences.

L'Autriche prit en quelque sorte à tâche de les pousser à bout en

les menaçant également dans leurs intérêts et dans leurs sentiments. La Serbie n'avait ni noblesse ni bourgeoisie capitaliste; les intellectuels y étaient peu nombreux et leur influence y était minime. Les paysans qui formaient la masse de la population, sans être indifférents aux souvenirs nationaux, étaient cependant, comme partout, dominés par les soucis de l'existence quotidienne. Pour vivre, il leur fallait vendre leurs produits; ils ne pouvaient les écouter que par la Hongrie, qui est aussi un pays agricole et qui s'inquiétait de leur concurrence. Les agriculteurs magyars leur imposèrent le traité de commerce de 1882, fort désavantageux en lui-même, et dont ils aggravèrent les rigueurs en l'interprétant dans le sens le plus abusif. Ils finirent par refuser presque complètement à la Serbie le droit d'exporter son bétail vivant et par restreindre l'exportation du bétail abattu jusqu'aux limites les plus étroites. Le traité de 1908 fixa à 70.000 pour les porcs et à 35.000 pour les bœufs les chiffres de bétail abattu que la Serbie serait autorisée à exporter. Encore les agriculteurs jugèrent-ils bientôt ces chiffres excessifs : à la révision du traité, ils obtinrent que l'autorisation fut ramenée à 15.000 bœufs et 50.000 cochons. A ce moment, la valeur du bétail exporté par la Serbie tombait à 5 millions de marks, en face de 240 millions de marks exportés par la Hongrie.

En même temps qu'elle ruinait l'agriculture du pays et le maintenait par là dans un véritable état de servage, l'Autriche le condamnait à n'être que l'instrument lamentable de ses volontés et l'exécuteur de sa politique. Elle avait trouvé longtemps un complice dans le roi Milan, jusqu'au moment où, en face de l'exaspération universelle provoquée par ses folies, il crut prudent de quitter le pouvoir. C'était un homme de plaisir, dit Kautsky, il vendit son trône pour une pension qu'il alla manger à Paris où il trouvait un terrain approprié à ses goûts et à ses habitudes (*seiner Lebensgewohnheiten so sehr entsprechender Boden*). On voit que, sur ce point aussi, Kautsky est demeuré fidèle au bon goût et aux vertueuses antipathies de son illustre maître. « Plus vous connaissez la Nation-Messie, écrivait Karl Marx, moins vous l'aimez », et il ne tarissait pas en invectives sur les ouvriers français, sur la racaille surtout des ouvriers parisiens qu'il désigne d'habitude sous l'aimable métaphore de crapauds pouilleux. Kautsky donne une médiocre preuve d'esprit critique en prenant ainsi à son compte les plaisanteries bigotes et rances des pangermanistes et de Guillaume II sur la Babylone moderne.

Avant de venir faire la fête à Paris, Milan avait signé avec l'Autriche un traité secret qui faisait de la Serbie une principauté vassale des Habsbourg, et, même quand il eut renoncé au trône, il continua à faire le jeu de la Hofburg. Les Obrenović furent d'ailleurs mal récompensés de leur servilisme. François-Joseph avait pressé le citron, il le jeta aux ordures et assista avec une parfaite placidité au drame de 1903. Peut-être même sa diplomatie l'avait-elle préparé. Il est certain du moins qu'elle le prévoyait et ne fit rien pour l'empêcher. Com-

ment expliquer son inaction ? Elle espérait probablement que la révolution entraînerait une période de troubles qui lui fourniraient l'occasion d'intervenir et d'implanter ses garnisons dans le pays. Ses aimables desseins furent déjoués par la rapidité de décision de Pierre Karageorgević, autour de qui le peuple se groupa aussitôt.

L'Autriche, déçue dans ses calculs, garda rancune au nouveau roi et, quand elle se fut convaincue qu'il ne retomberait pas dans les erreurs des Obrenović, furieuse de ne pas avoir réussi à domestiquer la Serbie, elle se décida à la supprimer. Dès 1904 ou 1905, sa résolution est arrêtée et elle poursuit son plan sans défaillance. En 1909, en annexant la Bosnie, « elle se révèle, suivant l'expression d'Engels, l'adversaire nécessaire de toutes les tentatives d'indépendance et d'union des Slaves méridionaux ». En 1912, elle barre aux Serbes victorieux l'accès de l'Adriatique. Nous avons sur la politique de la Hofburg pendant cette période les aveux les plus décisifs de ses avocats officiels. — « Poincaré, écrit Hashagen dans son livre : *Esquisse de la politique mondiale*, avait proposé aux Puissances de déclarer qu'elles ne profiteraient pas des événements dans un but égoïste. — Le comte Berchtold, digne héritier du comte d'Aehrenthal qui venait de mourir, ne tombe pas dans le piège qu'on lui tend. Au milieu d'une période de conciliation générale, l'Autriche se rappelle ses devoirs envers elle-même. A la politique de désintéressement de Poincaré, le Chancelier n'hésite pas à opposer nettement l'intérêt particulier qu'a l'Autriche dans le développement des affaires balkaniques. C'est le sens de sa note du 30 octobre à l'Allemagne et de son discours aux délégations du 5 novembre. De plus, dans sa note à l'Allemagne, il exige... que la Serbie reste éloignée de l'Adriatique. Ni les tentatives de modération de l'Allemagne, ni un essai de médiation bulgare n'obtiennent de lui qu'il s'écarte de la position qu'il a cent fois adoptée. Il n'est pas doux que l'Autriche eût pu laisser les Serbes aller jusqu'à l'Adriatique et donner ainsi satisfaction à l'Entente et en particulier à la Russie. Elle eût ainsi mis fin à l'état de tension extrême qui pouvait facilement aboutir à la guerre. Mais elle connaît la Serbie et la Russie, n'admet plus de compromis et, au contraire, poursuit dès lors ses préparatifs militaires. » — Quand Czernin et Burian viennent ensuite nous dire que l'Autriche fait une guerre défensive, il nous suffit de les renvoyer à leurs propres publicistes.

La Russie et la Serbie cèdent : la conférence des ambassadeurs, qui siège à Londres depuis le 17 décembre, s'incline. Le Monténégro seul proteste et s'établit à Scutari. — Nouvelle menace de guerre de l'Autriche. — La Russie, qui a mobilisé, recule une fois de plus et le Monténégro, abandonné à ses seules forces, évacue Scutari. Les Habsbourg sont victorieux sur toute la ligne. Après une série de triomphes éclatants et de sacrifices héroïques, la Serbie se trouve dans une position plus désastreuse qu'avant la guerre : coupée de la mer, elle est encerclée par une coalition d'ennemis, murée au nord-ouest par l'Autriche,

menacée à l'est, au sud et à l'ouest par la Bulgarie dont le tsar est à la dévotion des Empires centraux, et par le nouvel Etat d'Albanie, création artificielle de la Cour de Vienne, qui y a établi un de ses lieutenants. Le Balplatz, convaincu par ses récentes expériences que l'Europe acceptera sans protestation ses caprices les plus singuliers, juge le moment favorable pourachever son triomphe et, comme il suppose que la Serbie, épaisée par sa lutte contre la Turquie, est incapable de supporter une nouvelle guerre, il lance contre elle la Bulgarie.

Grâce à l'héroïsme de ses soldats et à la décision du voïévode Putnik, les Bulgares sont écrasés sur la Brégalnitsa, et le traité de Bucarest (10 août 1913) assure enfin à la Serbie, après plus d'un siècle de travaux et de combats, son indépendance complète. En portant ses frontières jusqu'à la frontière grecque, elle s'est ouvert une libre communication avec la mer et avec l'Europe, et elle s'est échappée de la geôle où les Austro-Hongrois la tenaient à leur merci. — Terrible déconvenue pour le Habsbourg, d'autant plus amère qu'elle est plus imprévue ! — Pour s'en venger, ils sont prêts aux plus stupides coups de tête. Puisque la ruse a échoué, ils en appellent à la violence. Le traité de Bucarest leur ferme la route de Salonique et leur coupe la route de Constantinople : ils se refusent à l'accepter. Pour le supprimer, dès 1913, sans raison, sans prétexte, ils se préparent à envahir la Serbie et ne s'arrêtent que parce qu'ils ne sont pas sûrs d'être suivis par l'Allemagne et que l'Italie refuse son appui. Mais, si l'Autriche ajourne ses desseins, elle ne les abandonne pas. Elle sait dès lors quelles seront les conséquences d'une marche sur Belgrade, elle connaît les résolutions de la Russie qui, dans son duel avec Vienne, est décidée à ne plus rompre ; elle ne peut pas ignorer qu'elle va déchaîner une guerre universelle. Peu lui importe ; l'effectif de son armée sur pied de paix, qui était de 418.000 hommes en 1911, est élevé à 516.000 en 1912 et à 585.000 en 1913 ; le budget de la marine, qui passe de 84 millions de couronnes en 1910, à 180 millions en 1912.

En face de ces faits, dont aucun ne saurait être contesté, on se demande par quelle aberration des hommes qui se disent pacifistes et se proclament démocrates, osent encore défendre la cause des Habsbourg.

Leurs préparatifs terminés, les Austro-Magyars saisirent le premier prétexte qui s'offrit ; si le meurtre de Serajevo n'était pas survenu, ils en auraient fait surgir un autre. Ils avaient si peu dissimulé leurs intentions que, dès qu'on connut en Europe la mort de l'archiduc François-Ferdinand, tous ceux qui avaient la moindre notion des dispositions qui dominaient à Vienne n'eurent aucun doute : la guerre était fatale. S'ils avaient eu quelques hésitations, elles auraient été écartées par le choix de l'homme que Berchtold avait chargé de rédiger l'ultimatum à la Serbie, ce comte Forgach qui, pendant qu'il était ministre à Belgrade, avait été convaincu de complicité de faux.

Qui veut tuer son chien, l'accuse de la rage. Nous voulions détruire la Serbie, avouent les diplomates autrichiens ; mais nous y étions forcés par ses coupables machinations ; nous étions vis-à-vis d'elle en état de légitime défense, parce qu'elle poursuivait la dissolution de la monarchie austro-hongroise. — Accusation aussi ridicule et niaise que celle que l'Allemagne lance contre la Belgique, vendue à Edouard VII et achevant avec lui l'encerclement de l'empire germanique ! — En 1914, la Serbie, après ses récentes acquisitions, avait 4.600.000 habitants ; l'Autriche, y compris la Bosnie-Herzégovine, en comptait 52 millions. Elle avait pour alliées la Bulgarie et la Roumanie, sans parler de l'Allemagne. Qui donc à Belgrade aurait pu songer à engager la lutte dans des conditions aussi inégales ?

Dans l'intérieur de la monarchie, les Yougoslaves avaient été de toute antiquité les défenseurs les plus fidèles de la Couronne : pendant des siècles, ils lui avaient fourni des régiments éprouvés et ils avaient versé leur sang pour les Habsbourgs sur tous les champs de bataille de l'Europe ; en 1848, ils avaient sauvé la dynastie et arrêté l'insurrection magyare. Il est vrai que, depuis quelques années, leur fidélité était ébranlée et qu'ils commençaient à diriger leurs regards au delà de la frontière. Qui était le coupable, sinon le souverain qui les avait livrés pieds et poings liés à leur ennemi héréditaire et vers qui ils avaient vainement élevé la voix ?

Les Allemands nous reprochent d'avoir amené la guerre en refusant d'oublier nos provinces perdues : comment aurions-nous pu ne pas entendre les appels désespérés qui nous arrivaient d'au-delà des Vosges, et était-ce notre faute si la tyrannie germanique réveillait sans cesse la protestation alsacienne ? Les Serbes du royaume n'ont pas provoqué le mécontentement des Croates, des Bosniaques, des Dalmates ou des Slovènes, de l'Istrie et de la Carniole. Ce sont les souffrances de leurs frères de race écrasés sous le joug allemand et magyar qui leur ont imposé le devoir de courir à leur aide.

Jamais la pensée d'une révolte n'aurait germé à Zagreb, à Sérajevo, à Goriza, à Dubrovnik ou à Liubliana si les habitants n'avaient été poussés à bout par un régime stupide et misérable.

L'Autriche essaye de rejeter la responsabilité de la rupture sur le parti irrédentiste serbe : elle oublie d'ajouter que ce parti c'est elle-même qui l'a créé, elle seule, par ses procès de haute trahison, l'iniquité de ses tribunaux, l'arbitraire de ses ministres, le mensonge de ses lois.

II

En dépit des omissions involontaires ou réfléchies de Kautsky, une conclusion se dégage de son récit, évidente : l'Autriche était résolue à anéantir la Serbie ; en 1914, elle l'a attaquée, parce qu'elle a cru le moment favorable pour réaliser ses intentions. Les événements ont tourné contre elle et elle est victime de ses propres intri-

gues. Elle a beau affirmer une confiance qui ne trompe personne ; la Serbie, réfugiée à Corfou et à Monastir, est de fait victorieuse du duel où elle a été provoquée. La monarchie dualiste a dès maintenant cessé d'exister.

Tous les socialistes devraient accepter avec joie une solution si conforme à leurs principes démocratiques. Malheureusement les socialistes allemands sont avant tout allemands ; les doctrines internationnalistes ne sont pour eux qu'un article d'exportation ; ils s'en servent pour désorganiser les forces de leurs adversaires ; ils les renient ou les tournent, si elles risquent de limiter leurs ambitions.

Quelles sont les solutions possibles du conflit actuel ? se demande Kautsky. On en aperçoit deux tout d'abord. — Les Yougoslaves veulent se réunir et former un seul Etat national. Le plus simple serait évidemment de rattacher à la Serbie les provinces autrichiennes qui demandent à se fondre avec elle. Kautsky écarte cette hypothèse pour des raisons d'opportunité : « On ne pourrait atteindre ce but, dit-il, qu'en supprimant complètement la monarchie danubienne. Or, pour suivre un tel dessein, ou même l'énoncer, ce serait évidemment prolonger la lutte de manière à ruiner complètement l'Europe, et aucun peuple ne souffrirait davantage de ces misères que le peuple serbe lui-même. » Les Sérbes seront touchés — et un peu surpris — de ces marques de bienveillance et de ce souci de leur avenir ; peut-être est-il fâcheux que ces sympathies se manifestent un peu tard. Après trois ans d'exploitation autrichienne, le pays n'a plus grand'chose à perdre et il est parfaitement résolu à subir les souffrances de la guerre aussi longtemps qu'il sera nécessaire plutôt que de renoncer aux réparations légitimes que doivent lui valoir ses services et sa constance.

— N'y aurait-il pas un moyen plus simple de satisfaire les Yougoslaves ? insinue Kautsky. Pourquoi ne se grouperaient-ils pas dans les frontières de la monarchie, sous le sceptre paternel de Charles I^{er} ? Après tout, les Habsbourgs ont occupé la Serbie au XVIII^e siècle. « Il n'est pas défendu, d'autre part, d'admettre (ist nicht ausgeschlossen) que les souffrances indicibles de la guerre peuvent avoir disposé les Serbes à accepter l'idée d'une union avec l'Autriche. Qu'ils soient gouvernés par un Karageorgević ou par un Habsbourg, quel intérêt cela peut-il bien avoir pour eux ? Au point de vue économique, leur situation serait énormément améliorée. Ils obtiendraient immédiatement accès à la mer et une communication absolument libre avec leurs meilleurs clients, les régions industrielles de l'Autriche. Les seules difficultés sérieuses viendraient sans doute de l'Autriche même où les races dominantes, Allemands et Magyars, s'effrayeraient de l'annexion de quelques millions de Slaves. Réussirait-on à triompher de leurs répugnances qu'il faudrait compter avec l'opposition de l'Entente qui ne permettrait jamais que les Alliés de l'Allemagne s'établissent à Belgrade et dominassent ainsi la péninsule des Balkans et la route de Salonique. »

Notre auteur n'insiste pas sur ce point, il lui suffit de l'insinuer. Nous connaissons d'ailleurs la thèse de longue date et elle a été développée à satiéte par les écrivains pangermanistes. L'Allemagne n'a qu'un désir : faire le bonheur de ses voisins, en les annexant; elle prouve son altruisme par ses conquêtes. N'étaient les alliés, incapables de comprendre sa magnanimité, le monde serait libre sous la houlette de Berlin. Sans Lloyd George et Clemenceau, les Serbes auraient l'ineffable joie de partager l'enviable destin des Slovènes et des Croates.

Quand ils se sont une fois mis dans la tête une idée fausse, ces ministres de l'Entente n'en démordent pas et il est bien peu vraisemblable qu'ils se laissent toucher par les supplications des Serbes qui veulent entrer dans le conglomérat habsbourgeois. Résignons-nous donc à une solution incomplète et boiteuse : rétablissons la Serbie telle à peu près qu'elle était avant la guerre; accordons-lui même certains avantages de détail. De quoi se plaignait-elle le plus amèrement ? De ne pas avoir accès à la mer. Donnons-lui une partie de l'Albanie, en ayant soin de stipuler pour les Albanais des droits précis. — Ici encore, la pensée maîtresse de l'Allemand perce sous le travestissement démocratique. L'Albanie, à ce que nous apprend Kautsky par ailleurs, ne remplit aucune des conditions nécessaires à l'existence d'un Etat moderne : les Albanais comptent à peine un million d'hommes, dont beaucoup ont déjà adopté des idiomes étrangers; partagés entre des religions opposées, divisés en clans que séparent d'interminables vendettas, ils ne sont qu'un de ces détritus de peuples comme l'histoire en a laissé un peu partout et qui sont condamnés à disparaître. Mais les morts sont souvent précédées par des agonies laborieuses ; les Albanais accepteront difficilement un gouvernement régulier et la Serbie aura fort à faire à triompher des résistances qu'elle rencontrera parmi eux. Comme l'Europe, au lendemain de la paix, ne sera sans doute pas disposée à provoquer de nouveaux conflits, elle s'en remettra à l'Autriche du soin de maintenir l'ordre dans la péninsule, de protéger les faibles et de surveiller les imprudents qui abuseraient de leurs droits. Elle n'a peut-être pas toujours respecté strictement elle-même les droits des nationalités, mais elle se repent de ses torts et soyez sûrs qu'elle montrera une vigilance extrême pour protéger les Allogènes contre les Slaves.

Les Allemands sont persévérand et subtils; même quand ils coulent à pic, ils ne lâchent pas le butin qu'ils ont une fois agrippé.

Puisque l'annexion pure et simple de la Serbie est impossible, ils cherchent à atteindre le même résultat par des voies détournées.

Ils ont besoin pour cela que la Bulgarie ne soit pas affaiblie.

III

Les quelques pages que Kautsky consacre aux rapports des Bulgares et des Serbes sont infiniment curieuses, et nous y retrouvons la

manière des polémistes allemands dont les concessions ne sont jamais qu'apparentes et qui, au moment où ils s'inclinent devant les principes, ne songent qu'à assouvir leurs appétits. La casuistique n'a pas de secret pour eux et ils sont passés maîtres dans l'art de solliciter les textes.

Au début de 1912, écrit Kautsky, la Serbie avait été privée par l'Autriche du prix le plus précieux qu'elle attendait de sa victoire. Elle voulut avoir sa revanche et prétendit s'indemniser aux frais de la Bulgarie. Pure politique de force (reine Machtpolitik), en contradiction avec la démocratie. « Nous avons déjà parlé, ajoute-t-il plus loin, de l'attaque criminelle de la Serbie contre la Bulgarie. » (Serbiens Sündenfall).

Or Kautsky nous dit lui-même, page 35 : « La Bulgarie refusa toute concession ; elle refusa même d'accepter l'arbitrage du tsar qui avait été prévu dans le traité d'alliance, dans le cas où des difficultés se produiraient entre les confédérés... Le 29 juin, l'armée bulgare attaqua l'armée serbe. » — Comment la Serbie peut-elle être coupable d'une attaque criminelle contre la Bulgarie, alors qu'elle a proposé de soumettre le différend à un arbitrage prévu d'avance, accepté contractuellement par les deux parties, et que son armée a été traîtreusement assaillie ?

On ne comprend pas davantage pourquoi le traité de Bucarest était contraire aux principes démocratiques. La Bulgarie, pendant toute la durée de la campagne contre les Turcs, avait eu la conduite la plus déloyale ; elle n'avait tenu aucun de ses engagements ; elle avait, par ses exigences absurdes et iniques, prolongé inutilement la guerre avec la Porte ; pendant les conférences de Londres, elle avait excité sous main l'Autriche contre les Serbes ; elle avait commis la plus ignoble des trahisons en se vendant aux pires ennemis de sa race ; elle avait oublié qu'elle devait à la Russie son indépendance et à la Serbie ses récents triomphes. Pour punir de semblables crimes, aucun châtiment n'aurait été trop sévère, et que les Bulgares n'aient pas compris la nécessité et la justice d'une réparation, rien ne prouve mieux l'avilissement moral où les avait réduits près d'un siècle de pénétration germanique. Actuellement encore, ils rôdent autour des Alliés et mendient de l'imbécile mansuétude qu'ils leur supposent le pourboire qu'ils n'espèrent plus de l'Allemagne. Ils ne sentent pas qu'ils se sont mis au ban de la civilisation par leurs mensonges et leur fourberie, plus peut-être que par leur férocité et leurs rapines. Tant qu'ils n'auront pas donné des gages de leur repentir, ils n'ont aucun espoir que l'Entente s'abaisse jusqu'à négocier avec eux, et, même après qu'ils se seront soumis, nous aurons le droit de les tenir pendant longtemps en quarantaine, avant de leur accorder libre pratique au milieu de l'humanité. Ils auront pour se consoler l'amitié de l'Allemagne et la sympathie des socialistes dont le cœur nourrit une inépuisable tendresse pour les Habsbourg et les Hohenzollern.

Kautsky reconnaît que quand les Bulgares parlent de la Macédoine comme d'un pays bulgare, ils faussent outrageusement la réalité. Dans son dernier livre, les *Langues de l'Europe*, M. Meillet, dont le jugement fait autorité et qui, par ses amitiés et ses relations, serait plutôt disposé à quelque indulgence pour la Bulgarie, arrive à la conclusion qu'il est vain de prétendre trancher la question macédonienne d'après des données purement linguistiques. Kautsky admet de même qu'il n'y a pas lieu de s'attacher à la frontière philologique, qu'il est impossible de déterminer avec précision. A quel titre reclame-t-il alors la révision du traité de Bucarest en faveur des Bulgares ? Il se garde bien de nous donner ses raisons, mais on les découvre sans peine, et la sollicitude que leur inspire Ferdinand de Cobourg, il fut en chercher la cause exclusivement dans sa volonté acharnée de maintenir à l'Allemagne une situation prépondérante dans les Balkans. Quelques concessions que les Bulgares subtilisent aux Alliés, elles les laisseront inassouvis, d'abord parce qu'ils sont insatiables, et ensuite parce que leurs amis les plus aveugles n'oseraient pas malgré tout imposer aux Serbes certaines abdications. Notre victoire, si longanimes qu'on nous suppose, entraîne nécessairement la ruine du plan des Bulgares et ils ne se serviraient de nos faveurs que pour les retourner contre nous. Plus d'ailleurs encore que par leurs déceptions, ils seront pour longtemps éloignés des peuples libres par la honte de leurs crimes. On l'a constaté bien souvent : la réhabilitation du malfaiteur a pour principal obstacle, — non la réprobation persistante de la société, ou la haine de la victime, — mais le sentiment intolérable de dégradation dont le coupable ne parvient pas à s'affranchir et qui le cloue à sa misère morale. Le mot que l'on prête à Charles IX dans le Conseil où fut décidé le massacre de la Saint-Barthélemy, est d'une vérité éternelle : « Alors, tuez-les tous, et qu'il n'en reste pas un seul pour me reprocher ma faute. » Les Bulgares sont rivés aux Prussiens par des liens plus forts que les conventions écrites, par la haine et le mépris qu'ils ont inspirés au monde; marqués au front de la même souillure, ils n'ont d'autre refuge que de se rapprocher étroitement. Si les socialistes ont pour ces félons une si extraordinaire tendresse, c'est qu'ils savent que la partie de l'Allemagne ne sera pas perdue dans les Balkans, tant que les crimes de ses complices n'y auront pas subi le châtiment qu'ils méritent.

Les avocats de Ferdinand de Cobourg ont plus d'une corde à leur arc et ils ont des solutions interchangeables : ils reviendraient volontiers à la conception qu'ils soutenaient avant la guerre : une Macédoine autonome. Il est étrange que les hommes qui rejettent avec indignation, — et on comprendrait mal qu'il en fût autrement, — la pensée d'un plébiscite en Alsace, se laissent prendre à une proposition aussi révoltante que l'autonomie de la Macédoine. Personne n'ignore quels ont été, depuis 1915, les procédés des gouvernements autrichien et bulgare dans les provinces balkaniques ; ils ont tenu à honneur de

prouver à l'Allemagne qu'ils avaient profité de ses leçons et qu'ils étaient en état d'appliquer consciencieusement ses méthodes ; ils ont travaillé scientifiquement à l'extermination de la race serbe ; hier encore, le *Temps* racontait que des milliers de paysans serbes étaient vendus à terme, comme des esclaves, à la Turquie qui les employait à des travaux insalubres ; combien de milliers sont morts du typhus, du choléra, des fatigues, des coups ou de la faim ! Et quand les conseils de guerre et les officiers allemands et bulgares ont, pendant trois ans, supprimé tous ceux qui étaient capables de quelque indépendance, quand ils ont installé leurs colons sur les biens volés, leurs diplomates et leurs chargés d'affaires viennent nous dire : « Vous affirmez que la Macédoine n'est pas bulgare ; nous nions qu'elle soit serbe ; essayons d'un compromis, laissez-la à ses habitants, accordons-lui l'autonomie. » En d'autres termes : « Nous avons pilonné le pays assez longtemps pour être sûrs que nous y avons détruit tout élément de vie nationale ; nous pouvons maintenant nous retirer sans danger ; dans quelques mois ou quelques années, les agents que nous y laissons nous rappelleront, et, en vertu de vos principes, vous serez bien forcés d'accepter notre domination. »

« O liberté ! disait Mme Roland, que de crimes on commet en ton nom ! » Que de sortises on couvre sous le manteau du droit des peuples et du principe des nationalités !

* *

Les socialistes, même quand ils sont sincères, — et, sauf peut-être quelques exceptions si rares qu'elles n'ont aucune importance, les socialistes allemands ne le sont jamais, — commettent une très lourde erreur quand ils rapportent tout aux questions économiques. Il est parfaitement exact que l'homme ne saurait vivre sans pain, mais il ne vit pas uniquement de pain. L'honneur, le souvenir des aïeux, la fidélité à la race, l'orgueil national, le besoin de justice qui exige que le coupable soit puni et la victime vengée, sont des mobiles qui n'ont pas moins d'action sur les âmes que le désir d'acquérir des richesses ou d'élever son « standart of life » ; un traité qui ne tiendrait pas compte de ces sentiments serait un désastre moral pour l'humanité. La Société des Nations ne peut pas commencer par une banqueroute.

La guerre, — et sur ce point les aveux de Kautsky sont formels, — a été voulue et prémeditée par l'Autriche et elle a trouvé un complice dans la Bulgarie, sans le concours de laquelle son plan aurait été frappé d'impuissance. La Serbie a poussé jusqu'aux limites extrêmes l'esprit de conciliation. Elle n'a pris les armes que pour repousser la plus folle et la plus lâche agression. Elle a le droit d'exiger qu'un pareil forfait soit châtié et le monde entier est intéressé à ce que justice soit faite.

La guerre qu'elles avaient déclarée, l'Autriche et la Bulgarie l'ont poursuivie par des moyens abominables. Elles ont foulé aux pieds les

conventions les plus sacrées, elles ont livré le pays à une dévastation systématique, elles ont condamné à la mort des milliers et des milliers de victimes innocentes. Pour prévenir le retour de semblables misères, il faut que ces barbaries soient payées; c'est ainsi seulement que « nous libérerons le monde des dernières fureurs de la force immonde ». Les homélies hypocrites du socialisme sur la réconciliation fraternelle des nations ne nous détourneront pas de l'accomplissement entier de nos devoirs. « Nos campagnes dévastées, a dit M. Clemenceau au Sénat dans son admirable discours du 18 septembre, nos villes et nos villages effondrés par les mines et l'incendie, toutes les violences du passé revivant pour les hideuses joies de la brute avinée, hommes, femmes, enfants emmenés en esclavage, voilà ce que le monde a vu... Le plus terrible compte s'est ouvert de peuple à peuple. Il sera payé. »

E. DENIS,
Professeur à la Sorbonne.

20 septembre 1918.

Un centenaire des Lettres serbes.

L'année 1818 marque une date très importante dans la vie du réformateur de la langue littéraire serbe, VUK KARADŽIĆ, non seulement parce que c'est l'année de la première édition de son dictionnaire monumental, mais encore parce que c'est une époque manifeste dans le développement littéraire de notre grand écrivain. Nous allons faire une analyse, d'ailleurs très rapide, afin de montrer, d'abord, l'évolution de la conception générale et des idées réformatrices de Karadžić, et de faire apprécier, ensuite, la valeur de son chef-d'œuvre.

Déjà, par son éducation irrégulière, Karadžić n'était pas dans les traditions littéraires, surtout quand il s'agit de la langue dite « slaveno-serbe ». Sorti d'une école de monastère, il demeura dans son pays, jusqu'à la révolution serbe de 1804. Plus tard, il passa deux ans en Autriche pour apprendre la langue allemande; ensuite, secrétaire d'un grand seigneur serbe, Jacob Nenadović, et au « Soviet » (Conseil d'Etat), — il fut également un des premiers élèves de Dositej Obrađović dans son école, considérée comme le premier embryon de l'Université de Belgrade. Ainsi, sans tradition, ayant passé sa jeunesse dans un pays où l'on parle une langue très mélodieuse, où l'on chante des chansons inspirées par des émotions simples et vibrantes, où l'on récite des chants épiques exaltant l'héroïsme et la gloire du passé, — Karadžić eut un sentiment très vif de la langue

populaire serbe, méprisée par les littérateurs, mais très riche et, pour ainsi dire, toute prête à être mise à l'usage d'une littérature originale et florissante. D'autre part, Karadžić eut aussi le sentiment de la psychologie du peuple serbe : il sentit l'idéal national, les tendances et l'espoir de son peuple, tout ce dont était composée sa vie simple, mais pleine d'une volonté de vivre et de l'amour de la liberté. Tout ceci indique la prédestination infaillible de notre réformateur au romantisme qui éclata brillamment dans la littérature européenne au commencement du XIX^e siècle.

Après avoir été instituteur à Belgrade, en 1810, et fonctionnaire dans la Serbie orientale (à Kladovo), il fut nommé juge de paix à Brza Palanka (1812-1813), et il n'eut qu'à approfondir sa connaissance de l'âme et de la force créatrice populaires. En 1813, forcé de quitter la Serbie épuisée, abandonnée, submergée par la marée ottomane, Karadžić se rendit à Vienne où il eut l'occasion de mettre en jeu ses dons naturels.

Encouragé par le savant Kopitar, le célèbre slaviste, directeur de la Bibliothèque impériale, il ne tarda pas à entreprendre une lutte pour la langue et les lettres serbes, lutte qui dura fort longtemps. Les premiers ouvrages de Vuk Karadžić, sa petite grammaire et ses volumes de chants et de poésies serbes, gardent cette empreinte de l'état d'esprit de Karadžić, de ses tendances, et le rôle de Kopitar consistera surtout dans l'encouragement d'un romantique type, soupçonnant et trouvant chez Karadžić le réflexe de la vie spontanée d'un peuple et une langue très belle et propre à la nation. Karadžić fit cette petite grammaire afin de montrer comment il faut écrire et pour bien prouver que cette langue populaire, parlée par les « pâtres serbes » et les « vieilles femmes », était une langue ayant ses formes grammaticales et se prêtant, avec facilité, à l'expression littéraire. Les volumes des chants populaires ne furent conçus que comme des exemples de cette langue.

Karadžić, petit à petit, pénétra dans les idées de Kopitar. Ayant le sentiment très vif de la langue parlée dans le pays, il n'eut aucune difficulté à la proclamer supérieure à la langue prétendue classique de ses adversaires. Possédant toutes les bonnes qualités d'un homme de son pays, sachant un très grand nombre de poésies populaires, premières éducatrices de son sentiment national, de son idéal de liberté, — il n'hésita pas un instant à adhérer au romantisme européen qui



VUK KARADŽIĆ

chercha la base réelle de sa conception fondamentale dans la poésie et la vie des peuples « non corrompus » par la civilisation. C'est évidemment sous l'influence directe et autocrate de Kopitar que Karadžić fit entrer, dans le fond riche de ses expériences et de sa compréhension réelle de la vie nationale, un système de la philosophie romantique (1). L'influence du savant Kopitar fut également très importante dans la méthode et le procédé scientifique de Karadžić, chez lequel une évolution immense s'effectua de 1814 à 1818. Ces quatre années suffirent à transformer le philologue dilettante en un savant dont les méthodes devenaient de plus en plus sûres et les conceptions toujours plus précises et plus nettes. Cette période d'évolution fut couronnée par l'élaboration d'une grammaire définitive, par la préparation d'une nouvelle édition de chants et de poésies et par la création d'un dictionnaire.

L'édition de la grammaire de 1818 qui précède, comme une introduction, le Dictionnaire, est de beaucoup supérieure à la première, ou plutôt, elle n'a rien de commun avec la petite grammaire de 1814, qui n'était qu'une adaptation du système de la grammaire du slave ecclésiastique de Mrazović à la langue serbe. L'édition de 1818 ne renferme pas les catégories imposées par le vieux slave ; cette grammaire nous représente la langue parlée et certaines parties y marquent un progrès définitif. C'est encore à cette époque que Karadžić réussit à faire valoir le principe fondamental de sa réforme : « Il faut écrire comme on parle et lire comme on a écrit. » Ce principe, quoique nous paraissant aujourd'hui, devant la complexité des traits dialectiques, très absolu et même sujet à des modifications, — marque tout de même une époque dans le développement de notre langue littéraire : faute de connaissances sur les contrées orientales et occidentales, le grand réformateur se basa sur l'état des choses dans la plus grande partie des parlers centraux dont le groupement d'après le réflexe de l'ancien diptongue ё s'est maintenu, en général, en indiquant la naissance de la dialectologie serbe. La simplification de l'orthographe marque également un progrès, en 1818 ; les signes ћ, ќ, њ, furent remplacés par les caractères spéciaux Ѯ, Ѱ, ѻ, et l'emploi du ѡ, sur lequel Karadžić hésita d'abord, fut admis définitivement.

D'une façon générale, Karadžić qui, en 1814, n'avait ni assez d'autorité, ni assez de courage pour s'opposer au grand nombre d'écrivains conservateurs, est, au contraire, en 1818, très intransigeant en plaidant pour la langue parlée. Sa conception scientifique est précise et intégrale, décidément différente de celle de Dositej Obradović. Sa langue est beaucoup plus pure qu'en 1814. Il acquiert une grande autorité par une critique fondée et impitoyable et par des polémiques après et soutenues. Enfin, en luttant, il témoigne d'une témérité com-

(1) Karadžić écrit dans une de ses lettres : « Je n'oublierai jamais ce temps de mes discussions avec Kopitar ; c'est là que mes larges, mais imparfaites connaissances de la langue serbe furent ressuscitées dans un système. »

bative extrême. En un mot, Karadžić devient un maître qui connaît son métier, qui marche en avant d'un pas sûr et ferme, qui emploie consciemment son autorité et qui dépense largement les trésors des créations populaires et de l'« âme serbe » ; il est déjà un excellent homme de lettres, très érudit, et il inaugure une réforme bienfaisante, combattant avec succès une langue artificielle.

Avec son dictionnaire, Karadžić, en 1818, introduit un élément nouveau dans la réforme. C'est là une œuvre très importante et d'une valeur inappréiable pour le développement des lettres serbes ainsi que pour les philologues et savants étrangers qui s'intéressèrent à la poésie populaire serbe au XIX^e siècle. Ce dictionnaire n'était pas le premier de langue serbe ou croate. Déjà, dans les contrées occidentales, sur le littoral de l'Adriatique, avaient été édités les dictionnaires de Mikalja (1649), Habdelié (1670), Della-Bella (1728), Belostenetz (1740), Jambrešić (1742), Voltiggi (1803), Stulli (1801-10), la plupart au XVII^e siècle, temps florissant des littératures provinciales, et au XVIII^e siècle, époque où la poésie fut en décadence, mais où, en revanche, furent développées l'histoire, les notions de l'histoire littéraire et les tendances phylologiques. Mais toutes ces éditions étaient, non seulement épuisées ou inaccessibles, surtout aux Serbes orthodoxes, mais encore pas une seule ne représentait une abstraction de la langue serbo-croate ; chacun de ces dictionnaires renfermait des mots de l'une ou l'autre des contrées occidentales et expliqués, les uns par des mots italiens, les autres par des mots allemands ; ils contenaient encore une difficulté sérieuse : l'orthographie, qui était déjà très inégale, surtout dans les sons serbes spéciaux.

Pour créer une base réelle à sa réforme et faire cesser l'anarchie qui régnait dans la langue au XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, Karadžić prépara soigneusement des matériaux considérables pour son Dictionnaire. Depuis 1815, il travailla dans une union étroite avec Kopitar et, en 1818, il publia cet ouvrage, expliqué en allemand et en latin et comprenant plus de 26.000 mots. Ce dictionnaire fut très important, surtout parce qu'il montra la richesse de la langue de la plus grande partie du territoire serbe, où les patois étaient le moins archaïques et le progrès le plus accentué ; la richesse de la langue si fraîche de la poésie populaire, de la tradition d'un passé glorieux et grand dans sa tragédie héroïque, et qui envahit, partant de l'Herzégovine, la plus grande partie des pays yougoslaves, pénétrant dans la Macédoine et étant transportée, au temps des migrations (1), non seulement en Dalmatie, mais également dans le pays croate. Ce fut le retour à cette même langue qui, d'une manière générale, s'est reflété dans les œuvres des nombreux écrivains de Dubrovnik (Raguse).

(1) Aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles.

Non seulement ce dictionnaire de Karadžić fut une source abondante de mots usités, mais encore la connaissance intime des mœurs et de la vie populaire trouvèrent un écho dans cette œuvre capitale accueillie, d'un côté par une violente critique, de l'autre par un hommage bien mérité : et le nombre des partisans devint de plus en plus important, tandis que les conservateurs perdaient du terrain et reconnaissaient en Karadžić un adversaire très sérieux, plus sûr de lui-même et de beaucoup plus conséquent qu'il ne l'était en 1814. Karadžić émit d'ailleurs lui-même une appréciation très élevée sur son dictionnaire (1).

**

Il est vrai que, depuis cette époque, l'évolution de Karadžić sera considérable. Il précisera ses principes de plus en plus, il publiera des recueils des chants serbes les plus importants qui existent en Europe, il doublera le nombre de mots dans la seconde édition de son dictionnaire, il sera toujours plus ferme, plus indépendant et deviendra un véritable apôtre qui entraînera avec lui les générations des littérateurs romantiques ; mais c'est en cette année 1818 qu'il a formé son esprit scientifique, tracé son chemin, indiqué les principaux caractères de sa réforme. Nous sommes dans le premier cercle concentrique de l'évolution du grand réformateur. Avec le désir de corriger un peu l'exaltation de l'époque romantique pour Karadžić, on a préféré le considérer comme un dilettante ingénieux et un disciple très intelligent de Kopitar. Il l'est, en vérité, mais il ne l'est, dans le vrai sens du mot, que durant cette première période ; et même ici, comme nous l'avons vu, l'influence de Kopitar n'est intervenue que pour organiser les connaissances latentes que possédait son illustre disciple.

Cette époque est loin d'être ce que furent les suivantes, où Karadžić, docteur de l'Université de Iéna, membre de plusieurs Académies scientifiques, ami de Goethe, de Herder, de Grimm, très honoré en Russie et en Allemagne, connu dans toute l'Europe, triompha dans la Serbie en grand maître ; mais elle est l'époque de préparation, d'initiation, par laquelle fut déterminé le développement postérieur de Karadžić et qui trouva son plein et sa mesure en 1818.

MILIVOJE PAVLOVIĆ.

(1) « Ce dictionnaire sera le chef-d'œuvre de la littérature serbe ; il sera le triomphe de la langue serbe », écrivait-il dans une lettre.

J'avance, je chancelle.

J'avance, je chancelle, je marche, je respire,
J'arrête la pendule, l'empêche d'avancer...
Je cours et je me sauve, et fou, dans mon délire,
Je ne sais proférer que des mots insensés :
« La mort doit l'épargner ! »

Je crie à Dieu : Elle est belle et pleine de jeunesse !
A la justice : Toujours elle a une grande foi !
Aux anges : Vous savez sa bonté ! Sans cesse
A la terre : Elle ne sera jamais à toi !

Mais tout reste muet et sourd à ma prière...
Je hurle en moi : Ne sauras-tu pas la sauver ?
Je marche et je m'arrête, damné qui désespère,
Ne sachant proférer que des mots insensés :
« La mort doit l'épargner ! »

Je marche et je chancelle, et j'incline la tête
Au-dessus du berceau où dort notre bébé.
Il s'éveille et sur moi son pur regard s'arrête.
On se contemple... et on se met à pleurer.

Mais aussi, devant lui, maudit désespéré,
Je ne sais proférer que des mots insensés :
« La mort doit l'épargner ! »

(Traduction de L. N. Jaccard.)

Jovan JOVANOVIĆ ZMAI.

Prétextes.

L'aurore point; les coqs chantent,
Laisse-moi partir, ô mon âme !
Ce n'est pas l'aurore : c'est la lune,
Dors, mon agneau, à mon côté !

Les vaches meuglent autour des maisons,
Laisse-moi partir, ô mon âme !
Ce ne sont pas des vaches, mais des dragons ailés,
Dors, mon agneau, à mon côté !

Les Turcs poussent leurs cris sur la mosquée,
Laisse-moi partir, ô mon âme!
Ce ne sont pas les Turcs, mais des loups,
Dors, mon agneau, à mon côté!

Les enfants crient par-devant la maison,
Laisse-moi partir, ô mon âme!
Il n'y a pas d'enfants devant la maison,
Dors, mon agneau, à mon côté!

La mère crie sur sa porte,
Laisse-moi partir, ô mon âme!
Ce n'est pas la mère sur la porte,
Dors, mon agneau, à mon côté!

Chant féminin de Serbie.

(*Traduction de Ph. Lebesgue.*)

B.D.I.C.
A ces paroles il rend l'âme.
Sa mère le place sur une civière
Et le porte auprès de la maison de la jeune fille.

La jeune fille aux yeux noirs le voit
Et dit à sa vieille mère :
— « Ma vieille mère, je me meurs;
Mettez-moi sur une civière légère,
Et portez-moi derrière ce mort;
Côte à côte, pour nous, creusez des fosses
Et à travers les fosses joignez nos mains ! »

Chant féminin de Serbie.

(*Traduction de Ph. Lebesgue.*)

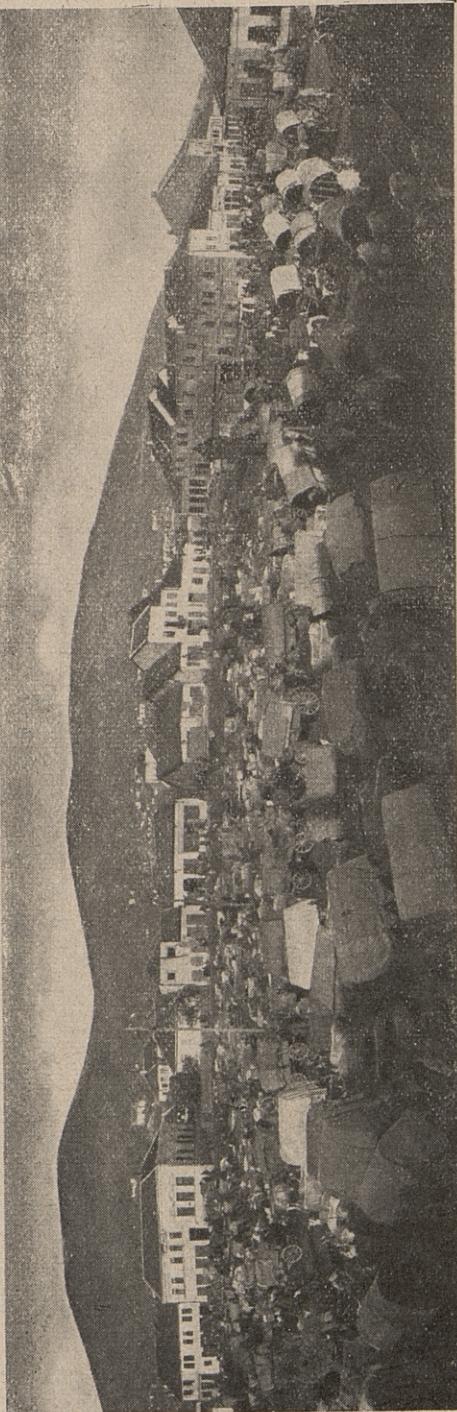
**La mort de la bien-aimée
et du bien-aimé.**

La mère gronde son fils Michel :
« Fils Michel, où es-tu allé hier soir? —
— « Ne me gronde pas, ma vieille mère,
Je suis allé avec trois jeunes filles :
La première est svelte et grande,
La seconde est blanche et vermeille,
La troisième a les yeux noirs ; —
Celle qui est grande et svelte,
Pour elle la tête me fait mal, ma mère ;
Celle qui est blonde et vermeille
Pour elle j'ai le cœur malade, ma mère ;
Quant à la jeune fille aux yeux noirs,
Pour elle je mourrai, ma mère...
Sur une civière légère mettez-moi,
Et portez-moi auprès de sa maison :
Puisse me voir la jeune fille brune ! »

IL tourna la tête pour jeter encore un regard sur les murs blancs de l'église; ses yeux se portèrent, encore une fois, sur le parvis propre et tapissé de petits cailloux, et il sortit en fermant doucement la petite porte de l'enceinte. De la colline où se trouvait l'église, on découvrait entièrement le village : les maisons grises à côté du ruisseau, la forêt bleue de noyers sur la pente, et, là-bas, plus loin, derrière le cimetière, l'avenue de saules penchés sur le fleuve presque complètement caché par eux.

Le prêtre contempla longuement tout ce beau paysage. Il ne pouvait détacher son regard de ces maisons, de ce ruisseau, des doux prés verts. Il les voyait pourtant chaque matin et chaque soir, mais, en ce moment, il lui semblait les voir pour la première fois et ils avaient l'air de choses tout à fait nouvelles. Car il sentait qu'il devait quitter ce pays si proche, si familier pour lui, et que, bientôt, il ne le verrait plus. Il eut presque peur d'admirer trop longtemps la vallée dont il connaissait chaque coin et il s'empressa de tourner la tête de nouveau vers l'église, pour l'embrasser une dernière fois de son regard qui plongea jusque dans le jardin, derrière la cour. Puis il tâta la poche de sa soutane pour y sentir la lourde et grosse clef de l'église, ce qui l'assura que tout était bien fermé et, d'un pas irrésolu, il descendit doucement, par la jachère, vers les maisons du village.

Il fallait fuir. Au moins le lui avait-on conseillé. Hier, un groupe de cavaliers était passé de l'autre côté de la vallée. Il leur avait parlé.



Retraite de 1915 : Après Niš à Prokuplje.

Cop. Tchernoff.

La force ennemie était grande et on ne pouvait lui résister, lui avait-on dit.

Le village était presque désert. Il se dirigea vers sa maison. Là, son fils, âgé de six ans, se tenait devant la porte cochère et écrasait des noix fraîches entre ses mains toutes noircies. Certainement, l'enfant ne se rendait pas compte de ce qui se passait autour de lui. Au loin, le bruit sourd des canons résonnait, et, de l'autre côté du fleuve, là-bas, au delà des saules, éclataient des coups de fusil.

Une voiture grossière, attelée de bœufs, passait à travers le village. Elle était pleine de blessés. Les roues grinçaient. Des gémissements trahissaient la douleur qu'on voulait étouffer. Le conducteur, un vieillard maigre, à l'air paisible, marchait à côté en pelant une pomme.

Les coups de fusil se faisaient de plus en plus distincts. Le pope Žika entra dans la maison, mais il en ressortit très vite. La solitude l'effrayait. Le petit Kale, le seul enfant qui lui restât de sa nombreuse famille, regardait tranquillement la voiture qui emportait les blessés. Le prêtre le prit par la main et l'em-

mena dans la maison. Un instant après, ils réapparaissaient. Le petit était revêtu d'une veste et le prêtre portait un modeste paquet.

Ils gagnèrent la route...

*

Près d'une petite ville. Une file de voitures sur le côté de la chaussée. Du foin mélangé à la boue. Un vacarme. Dans le lointain, toujours le même bruit des canons, sourd, énervant. Le petit Kale marche péniblement en se cramponnant, de sa petite main sale, au pan de la soutane de son père.

Le pope Žika, en traînant son petit, se glisse à travers les rangs des soldats qui s'entassent au milieu de la chaussée. Il s'approche d'un officier qu'il lui semble connaître :

— Dites-moi, s'il vous plaît, peut-on s'arrêter et attendre tranquillement ? L'officier, qui fumait di traitement, aperçut le prêtre et alors il comprit sa question.

— Je ne sais ; nous allons là, à gauche, répondit-il en montrant le mont tout boisé. On dit que les patrouilles bulgares ont passé la grand' ville et qu'elles approchent. Les gens, peut-être, exagèrent leurs craintes. En tout cas, les ennemis sont très nombreux. On dirait un troupeau de loups surgissant de tous les côtés.

— Merci, dit le pope Žika, d'un ton fatigué ; et, serrant davantage la main du petit, il essaya de poursuivre son chemin. Mais, entré dans la petite ville, il s'arrêta devant la première boutique, et, harassé par le voyage, s'assit sur une caisse à pétrole, vide, qui se trouvait devant la porte. Il pressa l'enfant contre sa poitrine et passa sa main sur sa joue fiévreuse et mouillée de sueur. L'enfant le regardait d'un air câlin ; un sourire rayonnait sur sa petite figure, et il cacha, avec joie, son visage sur la poitrine du prêtre.

Des gens, en masses confuses, parcouraient les rues. On sortait de la ville et on y rentrait. Les paysans couraient de tous côtés, traînaient les bœufs essoufflés, attelés à des voitures surchargées. Ils allaient et venaient en jetant des regards craintifs de l'autre côté de la ville.

Le pope Žika ressentait plutôt une sorte de fatigue morale, une lassitude lui brisant les os et lui troubant la tête. Il regretta d'avoir quitté son village pour venir là, où l'on ne pouvait voir que des gens inconnus et des portes fermées. Quand même, il trouvait très agréable cette place, devant la boutique ; elle lui rappelait les calmes soirs d'été, alors qu'il était assis sur un banc, devant sa maison, tout comme à présent, sur cette caisse à pétrole, tenant son petit Kale sur ses genoux...

Un appel brusque l'arracha à sa rêverie. C'était le commandement de l'officier à qui il avait parlé. Il vit les soldats se lever presque en sursaut et prendre leurs musettes sales et déchirées. Ils quittèrent la ville et, lentement, d'un air fatigué, ils se mirent en route, par les guérets, vers le mont que l'officier avait désigné tout à l'heure.

Un cri partit de la foule qui attendait au bord de la route, mais personne ne bougea.

Tout près du prêtre, la rue devint presque déserte. Les bœufs dételés, couchés au milieu, ruminaien. Le vent emportait les petites fourchées de foin et les dispersait sur le pavé boueux. D'une voiture, on entendait les sanglots plaintifs d'un enfant. Le prêtre restait là, assis, comme s'il attendait quelqu'un. Sur ses genoux, Kale dormait paisiblement.

Soudain, à l'autre bout de la rue, tout au fond, apparut une file de cavaliers. Pendant un instant, ils hésitèrent, mais ils laissèrent ensuite les brides à leurs chevaux. Une femme traversa la rue en courant et en criant d'une voix stridente. Quelque part, un coup de fusil éclata. Dans une basse-cour, la volaille épouvantée se mit à piailler. Les cavaliers passèrent au galop devant le prêtre et commencèrent à tirer.

Le pope Žika sursauta. Le petit tomba de ses genoux et, apeuré, se cramponna à sa jambe. Un cavalier s'approcha du prêtre : c'étaient les ennemis.

— Où sont vos soldats ? demanda brusquement au pope, le Bulgare, en essuyant la sueur sur sa figure grêlée. Le prêtre eut un geste d'épouvanle, releva le petit couché à ses pieds, et, montrant d'un geste involontaire, d'un côté le mont boisé, de l'autre les champs, il poussa un soupir long et douloureux. Le soldat hocha la tête, embrassa d'un coup d'œil la rue, les voitures et le peuple qui attendait plein de résignation, puis il rejoignit ses camarades déjà descendus de cheval et se mit à leur parler avec animation.

D'autres soldats ennemis arrivèrent. La rue en fut remplie. Des bandes de Bulgares envahirent les cours. Les uns entraient dans les maisons, en sortaient les coffres et la hache faisait sa besogne. Les autres tiraient des seaux des puits.

Un officier bulgare, roux, mince, avait pris la place du prêtre sur la caisse où celui-ci était assis tout à l'heure et écrivait quelque chose sur ses genoux. Il était entouré d'officiers et de soldats. Le pope Žika se tenait un peu à l'écart, son fils dans ses bras, se rendant à peine compte de ce qui se passait autour de lui.

L'officier se leva et donna quelques ordres aux soldats. Ils se mirent à fouiller dans les voitures, en sortirent ce qu'elles contenaient et jetèrent tout à terre. On emmena les voitures et les hommes, et les femmes restèrent au milieu de la chaussée, se pressant les unes contre les autres, s'entassant. Le pope Žika, sans savoir comment, se trouva au milieu de la foule, portant toujours son petit Kale. Il y avait longtemps qu'il avait perdu son pauvre paquet.

Quelques Bulgares les encerclèrent. On ne permit à personne de s'en aller. La pluie commença à tomber en enveloppant ces pauvres gens comme d'un voile mouillé. Les enfants ne cessaient de sangloter tristement. On vit, avec rage, les troupes bulgares entrer dans la petite ville et en sortir, laissant derrière elles les vitres brisées, les portes forcées, les vêtements déchiquetés et jetés partout dans les cours désertes.

Vers le soir, un officier s'approcha et ordonna aux hommes de se mettre d'un côté, aux femmes et aux enfants de l'autre.

Doucement, le prêtre passa vers le petit groupe d'hommes qui s'étaient séparés de la foule et regardaient les ennemis d'un œil farouche et méchant. Mais quelqu'un le prit par la manche : un soldat bulgare lui dit quelques mots en bulgare tout en lui montrant le petit qui se cachait dans son sein. Le pope Žika, ne comprenant pas, fit encore un pas en avant. Mais l'officier, à la barbe longue et rousse, accourut, furieux, et, d'une rude bourrade, frappa le prêtre au dos en essayant de lui retirer l'enfant. Les autres soldats se groupèrent autour de lui. Le prêtre s'arrêta, jeta un regard étonné sur tout ce monde, et tournant la tête vers ses compatriotes, il pressa très fortement contre lui son petit ; il lui vint alors la pensée de se défendre. Comme un soldat bulgare, grand et fort, s'approchait de lui et saisissait l'enfant par l'épaule pour essayer de l'arracher de ses bras, il devint blême de colère ; se tenant pour ne pas parler, il laissa seulement passer l'air entre ses dents serrées et, faisant un brusque mouvement, il repoussa le Bulgare. Celui-ci se ressaisit aussitôt, puis, d'un air dédaigneux, tendit le bras pour saisir le petit Kale. A ce moment, une idée passa dans la tête du prêtre. Il eut l'air de se souvenir de quelque chose. D'un bras, il continua à serrer son enfant, de l'autre, il prit dans sa poche la clef de l'église, la grosse, la lourde clef, comme on les portes des églises dans les villages, et ramassant toutes ses forces, il en frappa le soldat bulgare. Celui-ci, sous le coup, poussa un cri de douleur et recula. Les autres, ayant pensé que le prêtre brandissait un couteau, s'ensuivirent également. Mais l'officier bulgare qui se trouvait derrière le prêtre le frappa dans le dos avec une telle force, que le pope Žika chancela et fut projeté en avant. Le petit glissa de ses bras en pleurant de toutes ses forces. La clef s'échappa de sa main et, en retombant, résonna sur les pierres boueuses qui émergeaient, ça et là, dans la rue. Se redressant, le prêtre, les poings tremblants et menaçants, se rua sur les Bulgares, mais ils le repoussèrent plus brutalement ; sous leurs coups, à bout de forces, plein de rage, impuissant, il s'écroula à terre, le dos contre un ruisseau fangeux au bord de la ruelle. Un éclat de rire fou et sauvage sortit des poitrines des soldats bulgares. Le pope Žika essaya de se relever, mais ses coudes, sur lesquels il s'appuyait, glissèrent dans la boue et la douleur qu'il ressentait dans le dos le cloua sur le sol. La pluie mouilla ses joues brûlantes et rouges de dépit et d'épuisement. Il se sentit humilié et honteux de son impuissance devant ces sauvages. La force le trahit et l'abandonna complètement. Il ne put que pousser un gémissement et il demeura étendu sur la terre, la figure cachée dans la boue.

Les trains militaires et les canons passaient par la rue, à côté de lui, en l'éclaboussant de l'eau boueuse des flaques. Et, à travers le roulement et le grincement des roues, on entendait le petit Kale qui pleurait et qui, d'une voix plaintive, appelait son père.

Les Albanais et les Serbes.

Les Albanais sont un des plus anciens peuples de l'Europe. Ils sont les descendants des vieux Illyriens, grande branche de la race indo-européenne. La partie ouest de la Péninsule Balkanique est le berceau de ces vieux Illyriens qui, divisés en tribus, se répandirent sur un vaste territoire depuis le moyen Danube jusqu'à l'Épire. Dans les temps les plus reculés, les tribus illyriennes les plus célèbres du centre de la Péninsule se composaient des : Dardans, Peions et Yapods, dans la partie nord-ouest de la Bosnie et dans la Lika ; Libourni, dans la Croatie maritime ; Delmates, sur la côte est de l'Adriatique et, plus profondément dans l'intérieur du pays ; Diokletes, dans le Monténégro d'aujourd'hui ; Piroustés et Labeates, aux environs de Skadar (Scutari) ; Albani, dans les montagnes autour de Kroja, etc... Ainsi divisés en nombreuses tribus, habitant un terrain rocheux et des vallées isolées et encaissées, les Illyriens n'ont jamais constitué un Etat unique et puissant. Nomades ou parfois mineurs, ils succombèrent vite à l'influence de la culture romaine qui s'établit puissamment suivant la conquête, depuis le littoral adriatique et l'intérieur de la Macédoine d'aujourd'hui, surtout par les vallées du Vardar et de la Morava, jusqu'au Danube. La langue latine s'imposa aussi très vite. Seules les tribus illyriennes retirées dans les montagnes conservèrent quelque peu leur langue, mais celle-ci fut aussi pénétrée par les éléments romains comme on le remarque dans l'albanais d'aujourd'hui.

Quand les Slaves du Sud et, parmi eux, les Serbes, descendirent, vers la fin du VI^e siècle et au commencement du VII^e, dans la Péninsule Balkanique, ils se trouvèrent en contact, non seulement avec des colons romains et des Thraces romanisés, mais aussi avec des Illyriens romanisés et, surtout, avec les Albanais. Ces derniers doivent leur nom à la ville d'Albanopolis ainsi qu'à la région d'Albanon, qui se trouve entre Durazzo et Debar (Dibra). Nous ne savons rien des Albanais dans les premiers siècles du moyen âge. Ce n'est qu'au XI^e siècle seulement que les écrivains byzantins les mentionnent comme des nomades des environs de Skadar, Durazzo, Debar et Prizren. Ils passaient la majeure partie de l'année dans les montagnes, avec leurs troupeaux, ne descendant que pendant l'hiver dans le marécageux et humide littoral de Durazzo, position très importante de Byzance pour ses relations avec la Dalmatie et l'Italie. On peut très bien se rendre compte de cette vie nomade des Albanais au moyen âge, par les descriptions très vives des écrivains byzantins Halkondiles et Kritobulos.

Déjà partagés en tribus (*fis ou far*), les Albanais se divisent en deux grandes parties : les tribus de la haute Albanie, Guégué et les tribus

de la basse Albanie, Toské. Leurs idiomes sont tellement différents l'un de l'autre que ces tribus ne peuvent se comprendre entre elles. Tandis que celles de l'Albanie du Sud succombèrent à la culture grecque, celles de l'Albanie du Nord conservèrent davantage leurs qualités anciennes. Par la bravoure se distinguèrent surtout les Miredites, divisés en cinq unités territoriales (*baïrak*) : Oroši, Kušnjeni, Spaši, Fandi et Dibri. Très importantes aussi, parmi les tribus du Nord, sont les tribus de Kastrati, Krasnići, Dukadjini,



L'armée serbe traversant Tchakor, 1915.

Cop. Teherhoff.

Hoti, Klementi, Salja, Nikaj, etc... A la tête d'une tribu se trouve le *baïraktar* (porte-étendard), constituant une dignité héréditaire dans une famille ; auprès de lui, se trouvent un étroit conseil de chefs de tribus (*plečenija*) et un conseil plus large (*kuven*), constitué par des chefs de famille. Cette ancienne organisation en tribus s'est conservée entièrement chez les Albanais du Nord, tandis que chez ceux du Sud, elle a presque disparu. Même aujourd'hui, une tribu avec son organisation intérieure (*plečenija*, *kuven*) compose une unité distincte. Ce qui se trouve au delà des frontières d'une tribu est considéré comme étranger et ennemi. La *Bessa*, entre deux tribus ennemis, apporte certaines limites à l'insécurité. Les différences religieuses (entre les Orthodoxes (dans le Sud) et les Catholiques auxquels se sont joints plus tard les Musulmans) et les différences dans les langages de Guégué et de Toské ont séparé davantage les tribus albanaises déjà

séparées, à tel point qu'il est impossible de parler des Albanais comme d'une unité, ni dans le passé ni dans le présent. Ce fait fut même reconnu par des étrangers anciens, par exemple par Jean Kantakuzenos, homme d'état byzantin du XIV^e siècle. Non seulement le peuple albanaise n'a pas su former une unité particulière, mais, de plus, il n'est jamais sorti du peuple albanaise même des gens capables de prendre dans leurs mains la cause albanaise. En Albanie, les facteurs politiques ont été presque toujours des Serbes ou des étrangers ou alors des Albanaise sur lesquels la culture serbe a tellement influé, qu'ils pensent et qu'ils sentent en serbe.

De bonne heure les Albanaise sont venus en contact du peuple serbe, succombant vite, surtout la haute classe, aux influences de la civilisation serbe médiévale. Lorsque, au XI^e siècle, fut fondé le royaume serbe de Duklja, avec Scutari comme capitale, les tribus albanaise du Nord firent partie de ce royaume. Et les relations entre les Serbes et les Albanaise se resserrèrent encore davantage au XII^e siècle, lorsque le royaume serbe eut un débouché sur le littoral, Stevan Nemanja ayant incorporé Piloti (aujourd'hui Pülati) dans le royaume de Duklja. Les Serbes, tout comme les Albanaise, mènent généralement une vie nomade, ce qui explique les relations et les tolérances mutuelles. Mais les premiers, étant les plus forts, réussirent à assimiler une partie importante des Albanaise. La nomenclature topographique serbe dans l'Albanie du Nord et dans les monuments du moyen âge montre assez combien était vive et intensive la colonisation serbe dans ces régions. Une des raisons pour lesquelles la conquête serbe dans l'Albanie du Nord a été facilement accomplie réside dans la religion. Les Albanaise « des deux Piloti » étaient orthodoxes, tandis que ceux des environs de Skadar étaient catholiques et appartenaient au diocèse de l'archevêque catholique de Bari (Antivari) qui était, lui aussi, sous la domination serbe.

Les dynastes albanaise entrent très tôt en relations familiales avec les maisons des souverains serbes Nemanić. Le dynaste albanaise Démétrius, fils de Progon, épousa, au commencement du XII^e siècle, Komnina, fille de Stevan Prvovenčani (Étienne le Premier couronné) et petite-fille de Nemanja. Quand Démétrius mourut, en 1215, Komnina se remaria avec un dignitaire albanaise, le sébastos Grégoire Kaimonas. Un autre dignitaire albanaise Golem, épousa la fille de Komnina. De cette Serbe, Komnina, proviennent les Arianiti Komnini, qui font leur apparition dans l'Albanie du Nord vers la fin du XIII^e siècle et jouent un rôle important pendant les XIV^e et le XV^e siècles. Une des descendantes de ces Arianiti Komnini, aux environs d'Elbassan, Andjelina, épousa, en 1460, le despote Stevan, fils du despote Djurdje Smederevac (Georges de Smederevo). Extrêmement énergique et habile, Andjelina réussit, par l'intermédiaire de sa belle-sœur, princesse de Celj, à obtenir de Frédéric III, à Frioul, la ville de Beograd pour son mari aveugle, Stevan. C'est aussi avec l'appui de ce même Empereur qu'elle

maria sa fille, Mara, à Boniface V, le margrave de Montferrat et qu'elle demanda en mariage pour son fils ainé, Djurdje, Isabelle, la belle-sœur du roi de Hongrie Mathias, sœur de la reine Béatrix. Mais comme cette Italienne ne pouvait pas s'accorder avec un schismatique, Djurdje, désolé, se retira dans le monastère de Ždrelo et devint, plus tard, l'archevêque Maxim. Ce dernier descendant de la famille despotique serbe des Branković mourut en 1516. Andjelina est célébrée dans les chansons populaires serbes sous le nom de Mère Andjelina.

Le tsar Dušan signe : tsar des Serbes, Grecs, côté de l'Ouest, c'est-à-dire de l'Albanie et du littoral.

Les Albanaise se montrèrent satisfaits du gouvernement des Serbes, car il n'y a aucune trace de révolte albanaise, même pendant le gouvernement du faible Empereur Uroš; au contraire, bien souvent, eurent lieu, en Thessalie, des rencontres entre les Grecs et les Albanaise, tout à fait différents par leur manière de vivre. Les Grecs étaient marins ou commerçants, tandis que les Albanaise étaient nomades. Malgré toutes les intrigues des Anjous de Naples qui, afin de gouverner plus sûrement l'Adriatique du Sud, prétendaient à certaines régions du littoral albanaise, les Albanaise restèrent paisibles. Dans la moyenne Albanie, y compris Bérat et Valona, le tsar Dušan nomma comme gouverneur son beau-frère, Jovan Komnin Assen. En 1366, lui succéda son fils Alexandre qui édita des manuscrits serbes dans lesquels il s'appelait : Seigneur de Kanina et d'Aylona. Il a pour successeur dans le gouvernement de ce territoire, en 1372, son beau-frère, Balša Balšić, qui, à son tour, fut remplacé par le serbe Mrkša Žarković (1396-1414), époux de sa fille Rudjina. Quand Mrkša, ce neveu des despotes Dragaš et Konstantin Dejanović, mourut, les Vénitiens menèrent des pourparlers avec sa veuve, afin qu'elle leur cédaît la principauté de Valona. Mais ils furent devancés par les Turcs qui, en 1417, s'emparèrent d'Aylona, de Kanina, de Berat et de Pirg sur l'embouchure du Devoli. Ainsi la moyenne Albanie passa indirectement de la domination serbe à la domination turque.

Au nord de la Principauté albanaise, dans la région de la rivière Skumbi jusqu'à l'embouchure de la Bojana à Skadar, où commençait la domination des dynastes serbes Balšići, régnait paisiblement le jeune tsar Uroš. Ce n'est qu'aux dernières années du règne de celui-ci que se montre, dans ces régions, entre le Skumbi et le Mati, Charles Topia, d'origine française. Il réussit, non seulement à repousser les Balšići de la rive gauche du Mati, mais même à prendre aux Serbes Durazzo, en 1368, à l'époque de la désagrégation générale. Topia subit également l'influence de la culture serbe. Vénérant la mémoire du prince serbe de Duklia, saint Iovan Vladimir, patron de Durazzo, il restaura, aux environs d'Elbasan, l'église où se trouvent les reliques de ce saint serbe. Dans cette église, Charles Topia fit mettre cette inscription : « Cette église sainte, consacrée à saint Iovan Vladimir, a été élevée par Charles Topia, seigneur de Rabn, dans la 22^e année de sa vie et terminée dans

la 24^e année. » Le fils de Charles Topia, Georges, beau-frère de Vuk Branković, lui succéda et, après avoir gouverné deux ans (+1392), il fut remplacé dans ces régions sur le trône par son beau-frère, le serbe Konstantin, fils de Djordje Balšić. Après Konstantin, les Kastriotes, que les écrivains du XVI^e siècle (Spandugino et Mussaki) reconnaissent affirmativement d'origine serbe, font leur apparition dans l'Albanie septentrionale d'aujourd'hui. Dans la chancellerie du père du célèbre Skenderbeg, Ivan Kastriote, la correspondance est faite en langue serbe. Ainsi une lettre serbe de Ivan aux Ragusins commence ainsi : « Ma parole d'honneur, de moi seigneur Ivan et de ses fils à chaque commerçant de la ville de Raguse qui veut venir dans mon pays, etc... » Mais non seulement les Kastriotes se servaient de la langue serbe, mais encore les autres seigneurs des régions où la population était albanaise (le despote Jovan Komnen, son fils Alexandre, Charles Topia, Balša Balšić, Mrkša Žarković et sa femme Rudjina, Dukadjini etc.). Le document qui montre le mieux combien était importante, dans l'Albanie du moyen âge, l'influence de la Serbie, par sa culture et par sa langue, est une lettre des Ragusins adressée à l'Empereur Sigismond, en 1434. Dans cette lettre, les Ragusins informaient l'Empereur que Andria Topia, seigneur du littoral albanaise, avait exclusivement des secrétaires serbes qui ne savaient que la langue et l'alphabet serbes (*ipse nisi sclavonos cancellarios habet et scientes slavicam linguam et litteram*). De ce fait, quand l'Empereur envoyait à Topia des lettres en langue latine, celui-ci était obligé de s'adresser à des intermédiaires pour la traduction, de telle sorte que le contenu des lettres impériales ne pouvait rester secret et que l'Empereur se trouvait dans l'obligation d'écrire en langue serbe à Topia.

L'œuvre littéraire dans l'Albanie du Nord, quoique peu importante à cette époque, se faisait en langue serbe. Un copiste, dans la chronique de Georges Hamartolos, se souvient deux fois de son maître et dit : « Dieu, aide Charles Topia ! » Le même Topia est mentionné dans l'inscription de « Damjan le pêcheur » (grešnoga Damjana), dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Belgrade. L'influence de la culture serbe se faisait sentir même chez le peuple. Le culte du prince Saint Vladimir était répandu, non seulement aux environs d'Elbasan, mais aussi dans quelques tribus albanaises du Nord.

La bienfaisante influence de la civilisation serbe fut rompue par l'invasion turque qui a provoqué de grands changements au milieu de la population albanaise. Un grand nombre d'Albanais se concilièrent très vite au nouvel état de choses, embrassèrent l'islamisme et, avec lui, tous les droits qui appartenaient aux Turcs. Ainsi les raïas (esclaves) avaient à soutenir la pression, non seulement des Turcs, mais encore des Albanais musulmanisés, qui désiraient tout excepté l'ordre légal. Il n'est donc pas étonnant que les Serbes, se trouvant opprimés des deux côtés à la fois par les Albanais et les Turcs, émigrèrent en partie de la vieille Serbie d'aujourd'hui, et que les territoires abandonnés

par eux fussent occupés peu à peu par les Albanais. Le nombre de la population serbe de ces régions s'est affaibli surtout à cause de la grande migration en Hongrie, sous le patriarche Arsenije III (1690) et sous Arsenije IV (1737). Les Serbes de la vieille Serbie doivent uniquement à leur fécondité, à leur endurance et à leur résistance de n'avoir pas succombé.

Par les guerres heureuses contre les Turcs, en 1912 et 1913, les Serbes reconquirent la vieille Serbie et l'Albanie. Ils eurent des débouchés à Skadar, San-Giovani de Medua et Durazzo (Drač) sur l'Adriatique tant désirée. Le berceau de la première unité politique serbe fut de nouveau entre les mains des Serbes et ceux-ci commencèrent régulièrement et en bon ordre à régler les relations serbo-albanaises. La jalouse de la monarchie voisine du Nord a, de nouveau, éloigné la Serbie de la mer et provoqué une guerre européenne. Il faut espérer que son heureuse issue, de laquelle nous ne doutons pas, réglera favorablement les relations serbo-albanaises.

Jovan RADONIĆ,

Professeur à l'Université de Belgrade.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

UN OUVRAGE SUR L'HISTOIRE SERBE (1)

La littérature sur la Serbie et la question yougo-slave s'est enrichie d'un nouvel ouvrage, celui dont nous venons d'inscrire le titre. Le livre de M. Georges Y. Devas (pseudonyme qui recèle le nom d'un jeune historien serbe) retrace, comme son titre l'indique, l'histoire si peu connue à l'étranger, de la Serbie nouvelle. S'il nous était permis d'adresser une critique à son auteur, ce serait relativement au volume de son livre, qui ne compte pas moins de 460 pages de grand format. Et encore cette critique appelle-t-elle une réserve : c'est uniquement en prenant en considération les circonstances actuelles, l'état de fièvre et de nervosité générales dans lequel nous vivons et qui fait que la grande majorité des gens se bornent à lire les notices brèves et les télégrammes des journaux et répugnent à entreprendre la lecture d'ouvrages scientifiques d'une étendue aussi respectable, que nous pensons que le livre de M. Devas est trop volumineux. Ceci dit, nous ne pouvons que regretter le retard qu'a subi la publication de cet ouvrage, lequel est indiqué pour combler la grande lacune que présentent les littératures étrangères à l'endroit de l'histoire serbe contemporaine. Géographiquement séparée de la France par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la Serbie est demeurée ignorée ou mal connue du peuple français. Cet intermédiaire ennemi n'était pas fait pour aider à représenter la Serbie et les Serbes à l'étranger sous un jour favorable, et ce n'est qu'au cours de ces dernières années que nos Alliés d'Occident eurent la révélation d'une Serbie qui était autre chose qu'un pays de désordre, duquel de désagréables surprises étaient sans cesse à craindre. « La Nouvelle-Serbie » contribuera, par le matériel abondant qu'elle offre à ses lecteurs, à cette connaissance véritable de notre pays par nos amis français.

L'auteur commence son exposé de l'histoire serbe des temps nouveaux, de l'histoire de la Serbie nouvelle — écrit dans un style de narration, aisément naturel, — par l'étude de l'époque qui précéda la première insurrection serbe en 1804, et nous montre à cette occasion comment celle-là germa dans le peuple de la Šumadja. Dans le second chapitre, il retrace les luttes épiques des paysans serbes, incarnés par la figure gigantesque de leur « Verhovni Vožd » (chef supérieur) Kara-George, combattant héroïquement pour la rédemption de la nation serbe depuis 1804 jusqu'en 1813, année où cette formidable tentative sombra sous la pression des armées turques et par suite des circonstances défavorables dans lesquelles les

(1) *La Nouvelle Serbie*, par Georges Y. Devas. Origines et bases sociales et politiques. La renaissance de l'Etat et son développement historique. Dynastie nationale et revendications libératrices. Avec 6 cartes, dont deux hors texte en couleurs. Berger-Levrault, libraires-éditeurs, 1918.

insurgés étaient placés. Le chapitre III nous initie aux nouveaux soubresauts du peuple serbe, en 1816, sous Michel Obrenović, par qui commença l'émancipation progressive et l'organisation vassale du nouvel État serbe. Le chapitre IV nous montre les débuts de la civilisation du nouvel État sous le prince Alexandre Karageorgević, fils de Kara-George, père du roi actuel Pierre Karageorgević. Dans le même chapitre, on trouve le curieux programme politique d'Illia Garašanine et l'exposé de la situation de la Serbie vassale lors des événements de 1846 et de la guerre de Crimée. Puis, le chapitre V nous décrira le second règne de Miloš et de son fils Michel, sous lequel se développe le mouvement intense de la politique yougo-slave qui devait conduire à la rédemption et à l'union nationales tous les Slaves du Sud. Après la mort subite du prince Michel, cette politique, que l'auteur analyse sous le titre de « romantisme national », est remplacée contre la volonté nationale par une politique d'entente avec l'Autriche-Hongrie sous le règne des rois Milan et Alexandre Obrenović, politique qui amena la Serbie sous la tutelle effective de l'Autriche-Hongrie. Le chapitre VII nous fait assister à l'avènement du roi Pierre Karageorgević et à l'essor de l'émancipation politique et économique de la Serbie ainsi qu'au renouveau de la politique nationale, qui devaient permettre de regagner le temps perdu antérieurement, au détriment de la question nationale yougo-slave, dans des querelles intestines stériles et dans le néfaste asservissement au régime austro-hongrois. Le chapitre VIII nous montre cette question arrivée à son point de maturité et nous expose les mouvements nationaux en faveur de l'indépendance et de l'union. Les chapitres IX et X nous parlent de la Serbie dans les guerres balkaniques et dans la grande guerre.

Après avoir retracé en détail l'histoire de la résurrection de la Serbie, — nous dirons de la première résurrection, puisque la deuxième s'accomplit aujourd'hui ; — après nous avoir fait assister ensuite à la création et à l'organisation de l'État serbe au cours des xix^e et xx^e siècles, avec toutes les vicissitudes et fluctuations de sa politique intérieure et extérieure, l'auteur termine son livre original par une très intéressante conclusion où il traite de la solution des questions nationales à l'ordre du jour, c'est-à-dire du problème yougo-slave qui, bien qu'il existe depuis fort longtemps, ne fait que de commencer à intéresser l'Europe en tant que problème politique national. M. Devas pose le problème d'une façon très claire comme une suite de l'exposé historique qui le précède. Tout naturellement, il a dû commencer par parler de la question balkanique, c'est-à-dire de trois des antagonistes du conquérant ottoman, ses « trois principaux héritiers dans les Balkans » : les Serbes, les Grecs et les Bulgares. Il la réduit simplement à la délimitation des frontières naturelles qui séparent ces trois nations. Mais, si la différence extrême des langues serbe et grecque suffit amplement à délimiter les territoires entre les Serbes et les Grecs, il n'en est pas de même entre les Serbes et les Bulgares, surtout depuis le grand bouleversement produit par la création de l'exarchat bulgare et le traité de San Stéfano en 1878, d'après lequel l'État bulgare devait comprendre un territoire deux fois plus grand que la région habitée par le véritable peuple bulgare. « Au lieu de la question générale et bienfaisante de l'affranchissement du joug ottoman de tous les États et de tous les peuples chrétiens, on mit à l'ordre du jour, aussi bien dans les Balkans qu'en Europe, une question créée

artificiellement, la question macédonienne, qu'on considérait en outre comme une partie de la question bulgare ». Presque dans le même temps, la question yougo-slave traversait une période de terribles épreuves, surtout après que l'Autriche-Hongrie fut devenue, par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, une puissance balkanique. L'Autriche-Hongrie, au service du *Drang nach Osten* allemand, poursuivait une politique de division des Yougo-Slaves, de leur oppression et de la colonisation de tous ces pays par les Allemands. Entre cette politique d'expansion allemande au Nord et au Nord-Ouest et la politique bulgare mégalomane dans les Balkans, soutenue tant par la politique austro-allemande que par la politique paradoxale de la Russie, la question serbe et yougo-slave devait subir un temps d'arrêt. La Russie n'a pas su en effet remplir, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ses devoirs essentiels fondés sur la communauté de race, vis-à-vis des divers peuples slaves et, en réalité, « le monstre du panslavisme que l'on prétend avoir été l'œuvre de la Russie, ne fut qu'une invention des meneurs pangermanistes et des pandours austro-hongrois ».

Tout en reconnaissant à la politique de la France et de l'Angleterre un sincère désintérêt, M. Devas reproche aux gouvernements de ces pays d'avoir été mal informés et de n'avoir pas suffisamment compris l'importance de toutes ces questions pour la politique générale de l'Europe. « Le principe funeste de l'intégrité de l'Empire ottoman » fut corroboré par toute une suite d'errements qui contribuèrent au maintien de l'Autriche-Hongrie. C'est par une ironie étrange et pourtant logique que (ces) deux pays (qui sont) parmi les plus avancés et les plus libéraux aient soutenu et conservé deux systèmes de gouvernement surannés d'autant du moyen âge ». En outre, l'Angleterre, par suite de la rivalité séculaire que soulevait la question de Constantinople, témoignait à la Bulgarie une bienveillance excessive.

Quant à l'Italie, occupée par sa grandiose lutte pour l'indépendance et l'unité nationales, elle ne prêtait pas une attention particulière aux affaires des Balkans, sauf quelques apôtres isolés et acteurs du grand drame italien dont l'intérêt se manifestait par un sentiment de sympathie et l'espoir de fraterniser bientôt avec les peuples yougo-slaves. « Depuis Cavour jusqu'à Garibaldi et à Mazzini, tous les patriotes italiens ont préché unanimement la nécessité de la libération et de l'indépendance politiques de leurs voisins d'outre-mer ». Ce n'est qu'après que l'Italie eut réalisé presque entièrement son unité que, chez elle, certains esprits à tendances un peu trop impérialistes commencèrent à jeter leurs regards sur la côte orientale de la mer Adriatique.

**

L'auteur établit le bien-fondé des aspirations des Slaves du Sud et montre combien elles sont naturelles. « L'idée de l'unité nationale des Serbes, Croates et Slovènes naît de l'instinct naturel pour la défense commune des différentes fractions d'un même organisme national. Si la conscience de la communauté d'origine, s'ajoutant aux aspirations à l'unité, s'est éveillée trop tard, ce n'est point par la faute du peuple, qui n'a jamais changé, mais par le fait des conquérants étrangers, dont le régime ne s'est maintenu à travers les siècles que par la violence ». L'unité géographique des pays

yougo-slaves a contribué à permettre aux Yougo-Slaves de résister aux efforts en vue de leur dénationalisation exercés par des gouvernements étrangers. L'idée de l'indépendance et de l'unité nationales s'est manifestée avec éclat ces temps derniers dans tous les pays yougo-slaves et la question yougo-slave a acquis la plus haute portée : elle est devenue une question européenne par excellence. Si l'union des Serbes, Croates et Slovènes en un seul État n'est pas la première et la plus essentielle condition du futur équilibre général en Europe, elle « aurait certainement l'avantage d'être à elle seule une garantie naturelle et stable et une digue contre l'expansion impérialiste des Allemands, des Hongrois et des Bulgares ». « La liberté permanente et nécessaire de la mer Adriatique et de la Méditerranée ne peut être assurée de ce côté que par l'érection de ce nouvel État national. »

M. Devas distingue, parmi les obstacles qui surgissent devant la solution de l'unité politique des Serbes, Croates et Slovènes, ceux d'ordre intérieur et ceux d'ordre extérieur.

Dans la première catégorie, il place d'abord le statut futur du Monténégro, royaume indépendant habité par une partie du peuple serbe, qui pouvait avoir sa raison d'être tant qu'il était séparé de la Serbie par des États étrangers, l'Autriche-Hongrie et la Turquie. La séparation actuelle et future du Monténégro et de la Serbie n'est motivée que par une raison unique et personnelle : par le droit dynastique. Mais il y a un autre élément qui doit jouer ici un rôle prépondérant, et c'est la volonté librement exprimée du peuple, qui s'est, déjà à plusieurs reprises, prononcé sur ce point d'une façon catégorique. Un second et dernier obstacle d'ordre intérieur à l'unité de tous les Yougo-Slaves, dont s'est servi la politique de Vienne, est constitué par la différence de religion qui sépare les Serbes orthodoxes des Croates catholiques. La civilisation a progressivement réduit l'importance de ce facteur et le fanatisme de jadis a fait place à une complète tolérance, de sorte qu'on ne peut plus invoquer aujourd'hui la question religieuse comme un obstacle à l'union nationale.

Les obstacles extérieurs sont plus importants, et consistent dans la délimitation des Yougo-Slaves des nations qui les environnent : les Grecs, Bulgares, Roumains et Italiens, qui ont déjà élevé des prétentions sur des territoires yougo-slaves.

En ce qui concerne les Grecs et les Serbes la délimitation ne présente aucune difficulté, la délimitation politique étant la même que l'ethnographique et celle-ci étant très facile à établir.

Relativement aux prétentions bulgares, M. Devas, qui considère à juste titre la Macédoine comme serbe et l'appelle la Serbie vardarienne, cite les principales des considérations politiques et sociales en vertu desquelles sera tirée la ligne frontière dans les Balkans, « ne serait-ce que pour détruire le doute qui pourrait encore subsister dans l'esprit de certains alliés de la Serbie, qui tremblent encore de commettre une injustice à l'égard de la Bulgarie lors de l'organisation définitive des nouveaux Etats dans les Balkans ».

Ce sont d'abord les raisons géographiques qui militent en faveur du rattachement de la Macédoine à la Serbie. La vallée moravo-vardarienne, séparée de la Bulgarie par de hautes montagnes, « représente en réalité

l'artère aorte de tout l'organisme national du peuple serbe et de toutes ses manifestations politiques, économiques et ferroviaires ».

2^e Les raisons historiques. A travers tout le moyen âge, la Serbie vardarienne a formé avec la Serbie actuelle une unité politique et pendant longtemps elle a été le pivot de toute la vie politique serbe.

3^e Tout les caractères ethnographiques et ethnologiques du peuple de la Serbie vardarienne portent une empreinte nationale exclusivement serbe (ainsi, par exemple, la coutume éminemment serbe de la « Slava »); d'autre part, les dernières recherches linguistiques dans cette contrée ont démontré que les deux tiers des traits caractéristiques de la langue qui y est parlée sont serbes, malgré la propagande acharnée des Bulgares.

4^e L'attachement de la population de la Serbie vardarienne à la Serbie libératrice.

5^e L'agrandissement de la Bulgarie à l'ouest de Strouma et de Rhodope aurait détruit l'équilibre balkanique, établi sur des bases si naturelles.

6^e Les sacrifices faits par la Serbie pour la Serbie vardarienne.

7^e La Bulgarie comptait déjà avant la guerre 30 % d'éléments étrangers dans sa population totale et ce pourcentage s'est accru par ses conquêtes en Thrace et en Macédoine orientale. En lui permettant de réaliser ses prétentions mégalomanes, on arriverait au résultat absurde que, dans une Bulgarie ainsi agrandie, il y aurait moins de Bulgares que de ressortissants d'autres nationalités.

8^e Enfin, la Bulgarie elle-même, à l'époque de sa propagande la plus furieuse, s'est désistée officiellement de toute prétention sur ces pays par la convention secrète passée avec l'Autriche-Hongrie en 1898 et par le traité secret conclu avec la Russie en 1907.

M. Devas croit que les hommes d'Etat devraient envisager très sérieusement la nécessité d'une zone nationale intermédiaire entre les Serbes et les Bulgares, zone peuplée d'environ un million d'habitants qui présentent, dans une proportion presque égale, les caractères nationaux serbes et bulgares et qui sont connus sous la désignation ethnographique de Chopes. Il pense que c'est dans cette zone également qu'il faut tracer la future frontière entre la Serbie et la Bulgarie.

Les différences très marquées entre les Roumains et les Serbes rendraient assez aisée la délimitation entre la Roumanie et la Serbie dans le Banat. Le Banat fut, jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e siècle, géographiquement serbe, mais les colonisations des Magyars, Roumains et Allemands refoulèrent les Serbes de telle manière qu'il ne possèdent plus actuellement que la moitié du Banat, celle de la plaine. M. Devas croit que le tracé d'une ligne frontière entre les Roumains et les Serbes dans le Banat devrait être établi par le moyen d'un compromis entre la Roumanie et la Serbie, de façon à ce que le nombre des Serbes en territoire roumain soit équivalent à celui des Roumains qui resteraient en territoire serbe. Cette ligne partirait d'Arad et rejoindrait Bazias sur le Danube, en laissant Temesvar, Verchatz et Bela Tserkva sur le territoire serbe. Les mêmes sacrifices nationaux consentis des deux côtés, consolideraient les liens de solidarité et d'amitié réelle entre la Serbie et la Roumanie.

L'auteur arrive enfin à la question épineuse des prétentions italiennes sur les pays yougo-slaves de l'Adriatique. Avec la statistique à l'appui, il

démontre le mal-fondé de ces prétentions du point de vue national. Il ressort de ses constatations, par exemple pour la Dalmatie, que, sous le rapport de l'homogénéité de la population, qui chez elle est toute de la même race, cette contrée occupe peut-être le premier rang dans toute l'Europe. On a proposé de résoudre la question de la Dalmatie par un compromis italo-yougo-slave. Un tel compromis ne pourrait en aucune façon intervenir utilement en ce qui concerne la Dalmatie, mais il pourrait peut-être donner un résultat satisfaisant dans des pays où le nombre des Italiens balance celui des Yougo-Slaves. Pour ces pays, M. Devas propose un compromis de même nature que celui entre les Serbes et les Roumains du Banat.

M. Devas s'occupe, enfin, d'un facteur de politique nationale très important pour la solution normale de la question yougo-slave, et c'est l'enchevêtrement des populations serbes, croates et slovènes dans les pays yougo-slaves, enchevêtrement qui ne permettrait pas une séparation ou délimitation de ces peuples si semblables. Cette circonstance amène à la considération, qui pour l'auteur a valeur d'axiome : *que les Serbes, les Croates et les Slovènes doivent absolument former un Etat unique* et que toutes les autres combinaisons doivent être rejetées d'avance.

Pour terminer, l'auteur parle du rôle libérateur que « la Serbie a rempli avec une abnégation sans précédent à l'automne de 1915 qui, en tous points, a été son Golgotha national ».

« Pour allumer le flambeau de la liberté devant éclairer tout son peuple, la Serbie a volontairement et héroïquement mis le feu à sa propre maison. A tous les sacrifices et à toutes les souffrances qu'elle a endurées, il n'existe pas de compensation ni de dédommagement. Seule la résurrection de la nation tout entière centralisée dans un Etat libre et indépendant commun à tous les Serbes, Croates et Slovènes, peut relever ce peuple et le rendre digne et capable de se libérer moralement et matériellement envers toutes les grandes nations qui l'ont soutenu dans cette lutte libératrice. »

* *

Ceci est un résumé très succinct du livre de M. Devas. Comme il est facile de s'en rendre compte, c'est un ouvrage qui peut présenter un grand intérêt pour le public français désireux de connaître l'histoire nouvelle de son allié et de comprendre le problème yougo-slave, dont la solution, conjointement avec celle des autres questions nationales à l'ordre de jour, s'impose inévitablement. Le mérite incontestable de M. Devas est d'avoir recueilli et coordonné toutes les données de l'histoire de la Nouvelle Serbie jusqu'à nos jours, pour en faciliter la connaissance aux amis de la nation serbe et pour servir d'aide-mémoire aux Serbes eux-mêmes. Son utilité est hors de discussion. Quant à l'impartialité, avec laquelle il est difficile d'écrire l'histoire, surtout contemporaine, l'auteur lui-même cite les paroles de M. Gabriel Hanotaux : « L'historien ne saurait se séparer de l'homme ; si la pensée est libre, le cœur est serf. J'avoue n'avoir pas suivi à la lettre les préceptes du maître : *Sine amore et sine odio*. Certes, je n'ai ni haine ni chargé personne ; mais j'ai préféré, parce que j'avais aimé. »

DRAG. STEFANOVIĆ.

CHRONIQUE POLITIQUE

Les buts de guerre de la Serbie.

Il y a une dizaine d'années, la Serbie n'était pas connue de l'Europe occidentale, ou, plutôt, elle n'était connue que comme un pays de troubles dans les Balkans et comme un instrument de la politique russe. C'est l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne qui lui avaient attaché cette étiquette. On condamna la Serbie et les Serbes sans les avoir écoutés. Il fallut cette terrible guerre mondiale pour que l'on pût voir d'où provenaient ces tiraillements intérieurs et pourquoi la Serbie se tenait aux côtés de la Russie. Aujourd'hui, chacun peut constater que ces luttes intérieures n'étaient, en réalité, que la lutte du peuple serbe contre les aspirations de l'Autriche-Hongrie, c'est-à-dire de l'Allemagne, qui tendait toujours à l'asservir et à l'opprimer, et que l'unique et véritable champion de la Serbie était la Russie. Oui, la Russie, qui, dans cette guerre, a tant donné, et qui se relèvera certainement assez tôt, pour finir, avec les Alliés, l'œuvre d'anéantissement du pan germanisme qu'elle a commencée avec eux.

La Serbie d'aujourd'hui et, avec elle, tous les pays yougo-slaves, sont convaincus que ce qui importe le plus, c'est d'avoir la victoire, et, pour l'obtenir, ils lutteront jusqu'au bout, aux côtés des Alliés. Tous les Serbes, ceux qui sont libres, comme ceux qui sont sous le joug, ont la ferme conviction que cette lutte se terminera heureusement en faveur des Alliés. Et cette guerre doit établir un nouvel ordre de choses en Europe. Dans cette nouvelle Europe, la Serbie doit aussi avoir une nouvelle tâche, pour la stabilisation de la paix et le libre développement des peuples. Elle veut la solution de quelques questions, qui sont, d'après elle, en harmonie avec ce nouvel ordre de choses et avec la paix future du monde. Deux de ces questions sont des plus importantes pour la Serbie : la question balkanique et la question autrichienne.

A) La Question Balkanique.

Chacun sait que les Balkans ont été, jusqu'à cette guerre, le point le plus faible dans la situation générale européenne. Pendant ces cinquante dernières années, ce que l'Europe a le plus craincé, ce sont les événements balkaniques. De ce danger perpétuel qui menaçait de ce côté la paix européenne, l'Europe faisait responsables les peuples des Balkans.

Ceux-ci, pourtant, ont cru ne pas être tout à fait coupables de ces troubles. Il y a des prosélytes balkaniques qui font responsables les Grandes Puissances de cette situation dans les Balkans. Il leur semble que tous les actes internationaux se rapportant aux peuples balkaniques, de 1815 à nos jours, n'ont visé que les intérêts et les relations mutuelles des Grandes Puissances, tandis qu'ils n'ont rétabli que partiellement les intérêts des peuples balkaniques. Ils en citent des exemples. Après la bataille de Sadowa, en 1866, l'Allemagne envoie l'Autriche-Hongrie dans les Balkans. Au Reichstadt, la Russie et l'Autriche-Hongrie se partagent la zone des intérêts dans les Balkans. A San-Stefano, la Russie fonde la Grande Bulgarie. A Berlin,

1878, le Congrès des Puissances donne à l'Autriche la Bosnie-Herzégovine. La Russie et l'Autriche fondent, en 1897, une entente : le programme de Mirtzchtett de 1903. Les Puissances élaborent, pour la Turquie, un programme de réformes et partagent la partie occidentale des Balkans en secteurs ; elles donnent à l'Autriche-Hongrie celui dans lequel il y a le plus de Serbes, et à l'Italie, le Vilaiet de Monastir. En 1908, l'Autriche-Hongrie annexe la Bosnie-Herzégovine, deux provinces purement serbes. Enfin, en 1913, l'Europe fonde l'Albanie. Et comme souverains balkaniques ? En Roumanie, Henzolern ; à Sofia, Ferdinand ; à Athènes, Constantin ; en Albanie, Wied. Tous Germains.

Tous ces actes internationaux n'étaient-ils pas palliatifs, n'étaient-ils pas une préparation pour la solution définitive en faveur des peuples non balkaniques, et ne portaient-ils pas les germes de troubles, d'agitations et de conflits ? Est-ce qu'il n'y a pas là un moyen de savoir pourquoi les Grecs, les Bulgares, les Roumains et les Serbes se querellent mutuellement ? Ces peuples impétueux, jeunes, inexpérimentés, pas encore unis au point de vue national, sont souvent poussés, par des instigations venues du dehors, à gaspiller leur énergie vitale dans la lutte pour des projets étrangers, surtout allemands. Quant à la Serbie, depuis la première insurrection, elle a eu pour base de sa politique étrangère « Les Balkans aux peuples balkaniques », et, aujourd'hui encore, elle tient à ce principe.

Nos premières ententes dans ce sens avec la Grèce remontent à l'époque de cette insurrection. Nous avons eu une alliance formelle, en 1866, une autre en 1913. Ces ententes et ces traités sont d'un caractère défensif. Mais, à la suite de manœuvres allemandes et malgré ces traités, la Serbie fut abandonnée par la Grèce au moment le plus critique. Celle-ci, à l'heure actuelle, s'est ressaisie et sera, à l'avenir, en alliance solide avec la Serbie, car ce sont les intérêts vitaux des deux pays qui le demandent. En 1913, la Serbie se déclara contre la fondation d'une Albanie indépendante, pour la raison que ce petit Etat était formé par l'Autriche-Hongrie pour ses projets conquérants. Pendant tout le temps du règne du prince allemand Wied, l'Albanie fut, en réalité, sous la tutelle de l'Autriche-Hongrie. Dépendant et entre des mains étrangères, cet Etat ne peut être un gage de paix pour les Balkans.

Avec la Roumanie, la Serbie a toujours eu de bons rapports d'amitié et jamais aucun conflit n'est venu troubler leurs relations mutuelles. Les intérêts vitaux de la Serbie et de la Roumanie demandent que ces deux pays restent, à l'avenir, liés dans une alliance étroite.

Il n'est pas nécessaire de rappeler que le peuple serbe de la Serbie et du Monténégro a toujours eu un même idéal : Liberté et Union.

La Turquie d'Europe appartient plutôt à l'Histoire.

Il reste encore la Bulgarie. C'est un pays qui, depuis sa fondation, en 1878, eut toujours des conflits diplomatiques et des conflits armés avec la Grèce, la Roumanie et la Serbie. C'est le seul des pays balkaniques, dont le credo politique soit : que la guerre est un moyen normal en politique et que la piraterie internationale est permise.

La Bulgarie voulait, dans les Balkans, ce que l'Allemagne voulait en Europe : l'hégémonie. Elle a désiré être la Prusse des Balkans pour dominer, à la façon prussienne, tous les États balkaniques. Elle est entrée dans cette guerre, non à cause de la Macédoine, mais parce qu'elle veut

empêcher notre union avec les Croates et les Slovènes. Au cours des négociations de 1915 avec la Bulgarie, qui précédèrent l'attaque commune autrichienne, allemande et bulgare contre la Serbie, le gouvernement bulgare demandait sans cesse : « Et la Serbie, qu'obtiendra-t-elle ? » Aussitôt la guerre déclarée, la Bulgarie proclama qu'elle ne pouvait permettre l'union des Yougo-Slaves dans un État et que c'était pourquoi elle entrait en guerre.

La Serbie n'était pourtant pas irréconciliable avec la Bulgarie ; elle a conclu avec cet Etat quatre traités : en 1897, 1904, 1905, 1912, que les traités Austro-Allemands ont réussi, par Sofia et contre les intérêts des peuples balkaniques, à faire échouer. La Grèce et la Roumanie ont fait à cet égard la même expérience.

Ce sont là des dates et des indications précises. Donc la question balkanique peut se résoudre aisément d'après ce principe : « les Balkans aux peuples balkaniques », mais alors, aucune hégémonie dans les Balkans et aucune intervention étrangère dans les affaires balkaniques. Pour tous les peuples, la liberté et le développement autonome.

B) *La Question Austro-Hongroise.*

L'Autriche-Hongrie s'efforçait d'opprimer économiquement et politiquement la Serbie. Pourquoi ? D'abord, parce qu'en Autriche, vivent huit millions de Serbes, Croates et Slovènes, tandis que dans la Serbie libre et dans le Monténégro, il n'y en a environ que quatre millions. Ensuite, parce que dans la Serbie démocratique et libre, la force et la pensée du peuple se développent librement, tandis qu'en Autriche-Hongrie tout est sous la surveillance de la police allemande et hongroise, et l'école, et l'église, et le trafic, et l'industrie, et l'armée. Enfin, parce que la Serbie a toujours été pour la politique : « les Balkans aux peuples balkaniques » et contre les zones d'influence dans les Balkans, contre chaque pénétration « paisible » et « économique ». L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne ne supportaient pas cette attitude. Chaque succès politique de la Serbie agitait profondément les Serbes, les Croates et les Slovènes de l'Autriche et les enivrait d'espoir et de désir pour l'Union et la Liberté. C'est pour cette raison qu'il fallait étouffer la Serbie. Mais comment ? La faire dépendante au point de vue économique. Lui fermer les communications pour le contact direct, le commerce, le trafic avec l'Occident et, surtout, ne pas lui permettre d'obtenir un débouché sur la mer. Lorsque, en 1912, la Serbie eut une sortie sur la mer Adriatique, l'Autriche-Hongrie voulut lui déclarer la guerre, mais la Serbie de son côté, consciente de son droit s'est énergiquement défendue pour ne pas devenir vassale autrichienne au point de vue économique. Cette pression de l'Autriche-Hongrie sur la Serbie eut un grand retentissement sur les Serbes, Croates et Slovènes qui se sentaient de plus en plus solidaires avec les Serbes de la Serbie, mais que les Allemands et les Magyars oppriment de plus en plus ; à plusieurs reprises, l'Autriche-Hongrie voulut déclarer la guerre à la Serbie : une première fois, quand la Serbie protesta contre l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, mais alors elle en fut empêchée par l'Europe ; une deuxième, une troisième et une quatrième fois au cours des guerres balkaniques et des succès de la Serbie ; de nouveau, elle en fut empêchée par le Cabinet d'Entente, aux côtés duquel se trouvait aussi le Cabinet italien ; la

cinquième fois, on ne put empêcher l'Autriche-Hongrie d'attaquer la Serbie. La guerre, aujourd'hui, découvre à tous la complicité de l'Allemagne et de l'Autriche dans le plan de fondation d'une Europe Centrale et d'une hégémonie en Europe.

Cette guerre a aussi montré au monde que l'Autriche-Hongrie n'est pas un État au sens réel du mot, mais une combinaison de races diverses : Slovènes, Magyars, Germains, Latins qui n'ont rien de commun, ni la langue, car ils parlent tchèque, polonais, serbo-croate, hongrois, roumain, italien, allemand, ni la religion, ni les droits civils et politiques. Les Allemands et Magyars sont ceux qui dominent : ils n'ont pas le même idéal, ni le même désir ; chaque race a son propre idéal qui est souvent en dehors de l'État : ainsi celui des Serbes, Croates et Slovènes est d'être unis avec la Serbie ; celui des Roumains de Transylvanie est d'être réunis à la Roumanie, des Italiens, à l'Italie ; les Tchéco-Slovaques demandent un État autonome ; les Polonais également ; les Allemands et les Hongrois tendent à avoir une politique douanière séparée ainsi que le commandement de l'armée avec l'usage de leur propre langue ; les Allemands d'Autriche veulent leur union avec l'Allemagne. Tous ces peuples n'ont qu'une chose commune, le monarque. Les effets de cet état de choses sont que, sur la Piave, luttent les irréductibles italiens ; que, sur le front italien et français, nous avons des légions de Tchéco-Slovaques et de Polonais, qu'à Salonique se trouve une armée de Yougo-Slaves, tous sujets austro-hongrois luttant pour leur idéal national — l'Union. Dans l'Autriche-Hongrie même, à côté de tous ces avantages provisoires que les Puissances centrales ont obtenus par la révolution russe, toutes les nationalités, à part les Allemands et les Hongrois, tels que les Tchéco-Slovaques et Yougo-Slaves, sympathisent avec les Puissances de l'Entente et luttent, les uns pour l'Union, les autres pour leur État indépendant. Ce ne sont plus des symptômes, ni des indications, mais des faits prouvant la nécessité d'accorder aux peuples de cette monarchie le droit de se diriger par eux-mêmes avec liberté et indépendance ; en construisant l'Europe sud-est d'après ce principe, que les peuples disposent d'eux-mêmes, on fondera une plus solide garantie pour la paix future. Dans le cas contraire, pour la Serbie et les Balkans ainsi que pour la Paix européenne et mondiale, l'Autriche-Hongrie sera ce qu'a été l'Empire turc au cours de ces deux derniers siècles : c'est-à-dire un danger éternel, un foyer de troubles, d'agitations, d'insécurités ; c'est une erreur de croire que l'Autriche-Hongrie peut être réformée intérieurement d'après les principes libéraux et extérieurement sur une base fédéraliste. Le fond de toute son existence s'oppose à cette réforme ; aucune nation ne l'acceptera ; et le danger est moindre de réunir, avec l'Allemagne, la partie allemande de la monarchie austro-hongroise que de maintenir l'Autriche-Hongrie telle qu'elle est. Dans le premier cas, l'Allemagne serait plus forte de 10 millions d'âmes, dans le second de 54 millions, ce qui serait fonder un État de 130 millions d'hommes dirigé par la Prusse, on sait comment, et de quelle façon.

D'après cet exposé, les buts de la Serbie pourraient être formulés de la façon suivante :

1^o Avant tout, avoir la victoire ;

2^o Les Balkans aux peuples balkaniques ; restitutions, pas d'occupation et annexion du dehors ; aucune intervention étrangère, sous quelque forme

que ce soit; pas d'hégémonie, pas de domination militariste; mais les Balkans aux peuples balkaniques libres, indépendants;

3^e La libération et l'union complète de tous les Serbes, Croates et Slovènes en un État national, libre et indépendant. Pas de solutions partielles et temporaires, pas d'ajournement, mais une solution immédiate et entière sur la base du principe du « self-détermination »;

4^e La réparation et la reconstruction complète des territoires sur lesquels vivent en masses compactes des Serbes, Croates et Slovènes;

5^e L'Étroite union économique et intellectuelle avec les pays alliés dans l'avenir.

Une Serbie simplement restaurée ou élargie avec un port sur la mer, mais non unie avec ses frères opprimés en un État national libre et indépendant, ne sera pas viable. Unie, libre, indépendante, elle sera, au contraire, un des vigoureux éléments de sauvegarde mondiale, un gardien vigilant de la paix européenne.

INOSTRANI.



BIBLIOGRAPHIE

Les Croates et l'Autriche-Hongrie, par Radonja Jovanović. Paris 1918. Edition de la « Yougoslavie » 118, rue d'Assas. Prix : 3 francs.

Le « cas » du Royaume triunitaire de Croatie-Slavonie-Dalmatie constitue la meilleure réponse à tous ceux qui, dans les pays alliés, croient encore pouvoir assurer le bonheur des nationalités opprimées de l'empire des Habsbourg par une autonomie au sein de l'Autriche-Hongrie fédéralisée. Le royaume croate, en effet, a déjà joui, pendant plusieurs siècles, d'une telle autonomie. « Le plus ancien royaume dans les limites de la Monarchie actuelle des Habsbourg », comme le remarque avec raison M. Radonja Jovanović, la Croatie, n'est échu à la Maison des Habsbourg, ni en vertu du droit de conquête, ni en vertu de droits héréditaires, mais par la libre volonté de ceux qui, à cette époque, représentaient la nation croate. Après la mort de Louis II, les Etats croates élirent à la Diète de Cetin, le 1^{er} janvier 1527, Ferdinand de Habsbourg, comme roi croate. A cette occasion Ferdinand I^{er} s'engagea à respecter les anciennes traditions et priviléges du royaume. *Quod omnia et singula eorum privilegia, iura, libertates et decreta regno illi eiusque incolis et inhabitatoribus a serenissimis retro regibus eorum tradita et concessa, salva et illesa conservare et manuteneare volumus et intendimus.*

L'histoire de l'autonomie croate sous la domination des Habsbourg, depuis 1527 jusqu'à nos jours, prouve l'insuffisance des réformes autonomistes proposées par certains politiciens comme le suprême remède pour rajeunir la monarchie sénile et pour apaiser les nationalités en révolte. Il suffit pour cela d'exposer les événements historiques qui se sont passés dans ce malheureux pays, de 1527 à nos jours, et d'énumérer objectivement les faits qui ont abouti à la suspension de la constitution croate, à la nomination d'un commissaire royal à la tête du gouvernement croate, aux procès de haute trahison, et, enfin, à la réaction terroriste qui, durant les dernières années avant la guerre, a fait du royaume triunitaire la contrée la plus troublée de l'Europe.

L'autonomie de la Croatie-Slavonie-Dalmatie a pratiquement abouti à la guerre mondiale. Voilà une vérité qui, au premier abord, paraît paradoxale et qui, pourtant, se dégage de l'examen objectif de l'histoire croate. Les Croates, cependant, n'étaient point hostiles à la dynastie des Habsbourg, ni à l'empire, auxquels, au cours des siècles, ils ont rendu les plus grands services. Ce n'est que par la façon d'agir de leurs souverains et de leurs gouvernements que ces sujets fidèles et pacifiques ont été transformés en conspirateurs. L'expérience autonomiste au sein de l'empire habsbourgeois est désormais faite, et personne en Europe n'a le droit de demander aux Croates et à leurs frères serbes et slovènes, qui vivent sous la même domination, de la recommencer.

Tel est le sens et la valeur du « problème croate », souvent mal compris et encore plus mal interprété par certains Croates et Serbes, trop attachés à un nationalisme de clocher et ignorant les données générales de leur problème national. Aussi faut-il regretter, dans l'intérêt de la cause yougoslave, que la « question croate » n'ait pas été exploitée, dans l'opinion publique de l'Europe occidentale, avec plus d'habileté et plus de largeur d'esprit.

C'est d'ailleurs une raison de plus pour savoir gré à l'éminent historien serbe qui se cache sous le pseudonyme de Radonja Jovanović, d'avoir entrepris cette tâche patriotique en écrivant, pour le public français, un excellent manuel d'histoire croate. Ses travaux antérieurs, par sa parfaite connaissance des sources, ainsi que par l'esprit critique qui caractérise son œuvre, M. Radonja Jovanović était qualifié, plus que personne, pour écrire une histoire objective de l'autonomie croate. Son livre est un exposé succinct et clair, écrit dans un style simple et familier. Tous les faits essentiels y sont notés avec la plus grande exactitude, sans toutefois se perdre dans de menus détails qui embarrassent plus qu'ils n'éclairent le lecteur. Le commentaire est sobre et objectif. Le livre de M. Radonja Jovanović est à même d'instruire le public français sur les avatars de l'autonomie croate, et, en général, sur la façon de pratiquer l'autonomisme dans la Monarchie austro-hongroise, sous le sceptre des Habsbourg, et le régime de domination germano-magyare. Il y a, dans cet ouvrage, des chapitres, par exemple celui qui traite de la « Révolution de 1848 et 1849 », qui ont une

grande fraîcheur de nouveauté. Cette œuvre contribuera sans doute à détruire l'idée erronée qu'on se fait en Occident sur les mobiles et sur le rôle des Serbo-Croates dans la lutte contre les Magyars.

Si j'avais à formuler quelques critiques au sujet de l'excellent livre de M. Radonja Jovanović, elles se rapporteraient à la seconde partie, qui traite des événements survenus depuis le commencement de la guerre mondiale (pages 124-216). L'auteur, en effet, dans son désir trop compréhensible de donner un ouvrage aussi complet que possible, a poussé son effort jusqu'aux plus récents événements (la déclaration de Corfou, les changements politiques en Autriche-Hongrie, les discours de Lloyd George et du Président Wilson). Cela l'a obligé, d'abord, à étendre son sujet (*l'histoire du royaume croate*), jusqu'à embrasser tous les pays yougoslaves de la monarchie. Ensuite, et cela est, peut-être, le plus grand inconvenant, il déforme, de ce fait, le caractère strictement scientifique et impartial de l'ouvrage; en abordant les récents événements, il a dû cesser d'écrire l'histoire pour faire une brochure politique. En effet, cette dernière partie relatant des épisodes et des actions pleines d'incohérence et de velléités, dont la cause le plus souvent nous échappe, ou ne peut être établie avec l'appui de documents sûrs, classés selon la bonne méthode historique — ne se prête guère à l'élaboration scientifique. Par exemple, on lit, à la page 134, que le nouvel empereur Charles I^{er}-IV « désirait se débarrasser des Hohenzollern et empêcher, de cette façon, une fusion complète avec l'Allemagne et aussi se concilier, en même temps, les Slaves », etc. Or, cela est une supposition qu'aucun fait susceptible d'un examen positif ne corrobore. Je sais qu'il y a dans la diplomatie et dans la presse alliée des gens autrement sérieux que les pacifistes « bêtants » qui prétendent savoir que Charles I^{er}-IV et sa femme auraient, à un moment donné, manifesté des velléités d'indépendance à l'égard des Hohenzollern. Il se peut que ces gens informés aient de bonnes raisons d'affirmer cela. Mais les confidences recueillies dans les salles de rédactions et dans les salons du ministère, très utiles pour une action diplomatique ou pour un article de presse, sont insuffisantes pour asseoir les affirmations d'un historien. Cela s'applique aussi au passage suivant : « On racontait (sic) qu'il (Charles I^{er}-IV) aurait adopté le trialisme c'est-à-dire le programme de son oncle assassiné, par lequel tous les pays yougoslaves seraient réunis dans un corps autonome » (p. 132) ainsi qu'à cet autre : « Effrayé par la force des circonstances, l'entourage du jeune empereur voulut changer de fond en comble le régime actuel » (p. 141). Je n'insisterai pas davantage, car l'éminent auteur se rend aussi bien compte que n'importe qui de l'impossibilité qu'il y a à maîtriser, au point de vue historique, un sujet aussi rebelle que les événements politiques qui se sont produits dans la Monarchie austro-hongroise au cours de la guerre, surtout lorsqu'on est éloigné du théâtre des événements.

Il ne me reste donc qu'à exprimer le vœu que le livre de M. Radonja Jovanović soit répandu de telle façon que la première édition soit assez vite épousée pour permettre la publication d'une seconde. Cette seconde édition, nous l'espérons, ne contiendra désormais, que la première partie — historique — et pourra être accueillie dans une des nombreuses collections historiques françaises. Car sa véritable place est là et non pas parmi les éditions de propagande d'une association yougoslave. La deuxième partie, complétée par les événements nouveaux, pourra facilement former une brochure politique à part. De cette façon, la partie historique gagnera dans son objectivité scientifique, qui est le plus sûr gage du succès auprès d'un public aussi exigeant que le public français. La partie politique, qui est plus particulièrement polémique, pourra accueillir plus aisément certains « on dit » de la diplomatie et du journalisme.

FRANO CVIETIŠA.

**

La Macédoine. Prétentions bulgares. Prix : 0 fr. 50. Genève, Bâle, Lyon, Georg et Cie, libraires-éditeurs, 1918 (44 pages), par le Dr VICTOR KUHNE, Privat-Docent à l'Université de Genève.

Le but de cette brochure nous est montré par M. Kuhne lui-même qui s'exprime ainsi : « La présente brochure ne vise, en aucune manière, à montrer la légitimité des prétentions serbes sur la Macédoine. Elle ne se propose pas, non plus, de polémiquer avec les propagandistes bulgares. Son but unique est de répondre à M. E. Kupfer, et de démontrer pourquoi les allégations de cet auteur sont erronées et n'au-

torisent nullement les conclusions tirées par lui et servies au peuple suisse comme des vérités indiscutables. » (Avertissement, page 3.)

M. Kuhne, les preuves en mains, démolit l'opinion de l'auteur de la brochure contre laquelle il s'élève ; il cite la Droboudja comme un exemple où la « science » est mise au service de la politique ; il expose les déclarations des politiciens bulgares sur les buts de guerre ainsi que celles du généralissime Jekow « dans un interview à la Hindenburg récemment accordé à un rédacteur de la Kambana », où, comme un nouvel Attila, Jekow affirme le « droit de conquête » ; enfin, M. Kuhne reproduit (p. 37 à 84) un article très documenté du député Wendel, bon connaisseur de la vie et des événements balkaniques, paru sous le titre de *Desannexion bulgare* et à la fin duquel la censure autrichienne a supprimé 18 lignes... Bien entendu, on sait pourquoi !

La brochure dont s'occupe M. Kuhne a pour titre : *La Macédoine et les Bulgares*. Lausanne 1918, Librairie nouvelle. D'après M. Kuhne, l'imprimerie est « une maison allemande » et cette brochure « a été rédigée par un Suisse, M. E. Kupfer, professeur au Collège de Morges » ; c'est un pédagogue (page 5) et il « a vécu et professé à Sofia » (page 6) ; et M. Kuhne ajoute : « Il est aisé, en lisant sa brochure, de se rendre compte que l'auteur ne connaît que très superficiellement le sujet dont il parle, qu'il ne sait pas la langue serbe et qu'il ignore ou laisse sciemment de côté l'argumentation serbe et celle de nombreux ethnographes et linguistes qui ont écrit récemment sur la Macédoine ».

Ici, je ferai remarquer deux choses : a) Mentionner Vuk Karadžić (p. 11) comme preuve du droit ethnographique sur les Slaves de Macédoine, est une erreur et une mauvaise interprétation de l'opinion de Vuk Karadžić ; b) L'exemple que M. Kuhne cite dans les pages 17-18 et les citations de la brochure de Kupfer (Kuhne, page 15), « tout ce qui fait le génie et l'individualité d'une langue est dans sa grammaire et non dans sa phonétique », démontrent que M. Kupfer, s'il en est l'auteur, ignore l'alphabet de la linguistique, puisqu'il ignore ce que le moins avancé des étudiants en linguistique connaît, que la phonétique est la partie fondamentale de la grammaire.

Nous recommandons à nos lecteurs la brochure de M. Kuhne, dans laquelle ils trouveront bien des renseignements utiles.

V. DJERIĆ.

Le complot de Sarajevo, par Jules CHOPIN. (Éditions Bossard, 43, rue Madame, Paris 1918.)

Depuis le commencement de la guerre, dont le prélude fut le meurtre de François-Ferdinand, on a, à plusieurs reprises, discuté sur cette « ténébreuse affaire ». Mais à beaucoup de ces écrits, manquait, ou l'impartialité ou la connaissance suffisante du milieu, des personnes, des rapports intérieurs, en Autriche-Hongrie, et surtout de la lutte implacable et incessante entre le pouvoir central et les nations subjuguées. Aujourd'hui, voici un Français, bien renseigné sur les choses autrichiennes et sur l'affaire elle-même, qui reprend cette délicate besogne. Cette fois ce n'est pas un écrivain qui se voit, par sa situation ou par son métier, en devoir d'écrire. C'est un homme de conscience qui, connaissant bien les choses, ne peut permettre qu'une affaire « qui a fait couler tant de sang » et à laquelle on a essayé, par tous les moyens, d'attacher la responsabilité de la Serbie, reste dans le demi-jour, voilée d'un mystère dans l'obscurité duquel les consciences criminelles des intrigants viennois voudraient cacher leur culpabilité.

Il y a deux sortes de responsabilités : directes et indirectes. L'auteur se borne à démontrer les premières. Il se sert d'abord des documents autrichiens et surtout de ceux que le ministère des Affaires étrangères de Vienne employa pour prouver la responsabilité de la Serbie. En critique impartial et consciencieux, il les soumet à une analyse scrupuleuse, il y fait remarquer tous les faux et toutes les contradictions quelquefois même trop évidentes ; en quelques lignes, il rappelle aux lecteurs que ces documents émanent des autorités autrichiennes dont l'esprit faussaire et mensonger est notoire, et, après avoir ainsi réduit à néant les

arguments fondamentaux de l'accusation autrichienne, dressée contre la Serbie, il est porté trèslogiquement à croire qu' « aucun esprit sérieux ne saurait être convaincu de la culpabilité de la Serbie dans le drame du 28 juin 1914 ».

Ce premier point établi, il va plus loin car il n'est pas encore prouvé que, l'innocence de la Serbie reconnue, l'Autriche dut se trouver nécessairement accusée. C'est pourquoi l'auteur ne se borne pas seulement à la défense très adroite de la Serbie, mais il cherche encore le coupable. Toute la seconde partie de son livre est consacrée à cette tâche. Comme il nous le dit lui-même dans son « avant-propos », il n'a pas « la prétention de faire la pleine lumière sur cette affaire ». Ce ne sera, d'ailleurs, possible que le jour où les manœuvres secrètes des dirigeants viennois sortiront de leurs cabinets pour être soumises à l'appréciation rigoureuse de l'Humanité. Mais éclaircir, dès à présent, certaines choses, c'est faire l'hommage dû à la vérité aussi bien que donner une bonne directive aux investigateurs postérieurs qui réussiront un jour à faire « la pleine lumière » sur l'affaire en cause. Et l'auteur leur indique comme point de départ, une présomption très grave qui, en aucun cas, ne sera trop loin de la vérité, c'est-à-dire que « le complot de Sarajevo a été tramé par celui-là seul qui devait en profiter, mais qui n'en eut pas le loisir, puisqu'il en fut la victime, par l'archiduc François-Ferdinand ».

Quoiqu'il lui manque beaucoup d'arguments pour mener cette enquête jusqu'au bout, M. Chopin a fait beaucoup pour prouver la responsabilité directe de l'Autriche. Et, non seulement les accusations dressées par l'Autriche contre la Serbie ne sont pas justes, mais ces mêmes accusations, à la longue, retombent presque toutes sur l'accusateur lui-même. A côté de la Serbie innocente, il y a l'Autriche qui est coupable.

La culpabilité de l'Autriche deviendrait beaucoup plus évidente si l'auteur avait eu le temps et la possibilité d'esquisser le tableau du régime antinational d'où ressort la responsabilité indirecte, non seulement du crime de Sarajevo, mais aussi de toute la série de crimes semblables à celui-ci, le neuvième depuis 1910.

Nous ne pouvons toutefois que remercier l'auteur de son beau livre, car en faisant une très grande place à la vérité, il nous a rendu le plus grand service

M. HOPE.

* *

Inside Constantinople, a diplomatist's deary during the Dardanelles expédition april-september 1915, par EINSTEIN LEWIS; London, Jhon Murray, 1917.

C'est le journal d'un ministre américain à Constantinople, écrit brièvement, au jour le jour, comprenant des entretiens et des observations de l'auteur. Il peut compléter les autres ouvrages sur l'entrée en guerre des Turcs et les événements de Turquie. Il nous donne aussi, en cinq ou six passages, des conversations avec les ministres bulgares qui répandirent la fable si connue, que la Bulgarie se serait mise aux côtés de l'Entente, si la Serbie et la Grèce avaient consenti à lui faire des concessions territoriales. M. Einstein Lewis affirme que l'ambassadeur d'Allemagne, Vatenheim, dit à l'ancien ambassadeur d'Italie à Constantinople, le 1^{er} juillet 1914, en rentrant de Berlin, que le kaiser avait tenu une réunion d'ambassadeurs, de généraux et de grands industriels et que la guerre était inévitable; l'attentat de Sarajevo ne serait qu'un prétexte, la Serbie recevrait un ultimatum qu'elle ne pourrait accepter et la guerre serait déclarée en 48 heures. M. Garoni n'a pas cru cela et n'a pas voulu en prévenir son gouvernement.

IN.

* *

The Balkan Peninsula, FRANK FOX; London, A. B. C. Black.

Ce sont les souvenirs d'un correspondant du grand journal de Londres, le *Morning Post*, pendant la guerre balkanique de 1912-1913. En relation avec les

Turcs, les Bulgares, les Serbes, les Grecs, les Roumains, les Albanais, ce journaliste anglais a réussi à saisir les traits caractéristiques de ces peuples. Et, à part quelques légères erreurs, son jugement est, en général, très juste. On peut dire la même chose de ses appréciations sur certains événements des guerres balkaniques. Le Bulgare est bon soldat, discipliné, sans élan, mais, sitôt sorti du peuple, arrogant, orgueilleux, entêté et toujours commerçant. Le Serbe de la Serbie et du Monténégro est beaucoup plus attrant que le Bulgare; sociable, hospitalier, aimant à se récréer joyeusement. Le Turc est passif, fataliste, sans confiance en lui-même, sans foi en l'avenir, plutôt convaincu d'être déjà perdu. Le Grec et le Roumain sont plutôt commerçants; ils aiment à être entraînés par les autres; bons parleurs, affables, cupides et rusés. Quant à la question du conflit serbo-bulgare, à l'occasion de l'aide serbe apportée aux Bulgares à Andrinople, l'auteur donne raison aux Serbes et les défend des attaques injustifiées de quelques publicistes anglais. Tout ce livre est conçu d'une manière nette, sincère, impartiale. Il est illustré de belles photographies. Et il peut servir beaucoup à faire connaître les peuples balkaniques, leur politique, leur avenir. C'est bien dommage que son auteur ne se soit pas entretenu plus longuement avec des politiciens des Balkans, car la valeur de son livre en aurait été, sans doute, accrue.

IN.

* *

Les Chants de guerre de la Serbie. — Au début du mois d'août nous avons appris que l'Académie française venait de décerner le prix Langlois à cet ouvrage, dont le traducteur et M. Léo d'ORFER et que M. Vesnić, ministre de Serbie à Paris, honora d'un élogieuse préface.

Ces « Chants de guerre » sont, en réalité, sous un titre de circonstance, une véritable Anthologie de la poésie populaire Serbe. Le vote de l'Académie française, pardessus la personnalité du traducteur, va surtout au peuple serbe, qui fut son propre guzlar et fait de nous tous des « lauréats de l'Institut de France ».

* *

Le Cambriolage d'une nation. — Sous ce titre M. E. M. CHADEWIK dénonce, dans « The Outlook » (de 14 août 1918), d'après les sources d'informations les plus dignes de foi, l'horreur des procédés employés par l'Autriche et par la Bulgarie pour abolir tout ce qui est serbe au sein des territoires qu'elle occupent militairement.

Rien de plus affreux n'a été perpétré durant cette guerre. Non seulement le quart de la population serbe a été exterminé, non seulement les déportations ont enlevé au pays des milliers et des milliers de créatures, mais les jeunes filles ont été livrées aux harems de Constantinople; les instituteurs, les prêtres, tout ce qui compte intellectuellement, a disparu. Renchérisant sur les méthodes autrichiennes, qui laissent au moins à l'enfant le droit de parler sa langue, les Bulgares ont fait ramasser et détruire tout ce qui pouvait être écrit en langue serbe; ils ont obligé les habitants, sous peine de mort, à dénaturer leurs noms; ils ont soigneusement gratté toutes les pierres, historiques ou non, qui pouvaient porter une inscription serbe éparpillé les trésors des monastères, saccagé les richesses d'art d'un passé illustre entre tous; puis, pour compléter leur œuvre infernale, ils ont, toujours sous menace d'exécution immédiate, contraint les malheureux Serbes d'abjurer leur glorieuse nationalité, en leur enjoignant d'apposer leur signature au bas d'un factum bulgare, où ces apostats par force réclament — ô ironie — leur libération de la tyrannie serbe. La Bulgarie joue sans risque. Si les Centraux peuvent triompher, elle gardera sa proie sans discussions; à la suite de la victoire des Alliés, elle exhibera sur la table de la Conférence de la Paix les honteux documents qu'elle extorqué à la terreur.

A ce courageux réquisitoire s'ajoute un entrefilet intitulé *La Bulgarie, nation criminelle*. Cet entrefilet précise le devoir des Alliés, et particulièrement de l'Amérique, qui est de rompre avec les complaisances bulgarophiles, et de châtier impitoyablement ces crimes dictés par d'infâmes calculs. La Bulgarie s'est vendue corps et âme à l'Allemagne et elle dépasse en ignominie celle qui la possède.

L.

*

L'*Idée de l'Unité Serbo-Croate*, par M. P. TCHOUBINSKI, professeur à l'Université de Pétrograd. (Édition de la Yougoslavie, 118, rue d'Assas, Paris 1918.)

Cette petite étude sur notre question nationale fut certainement destinée à la propagande que son auteur menait en Russie en notre faveur. Quoique son dévouement pour la cause yougoslave soit grand et sincère, sa voix reste impuissante dans la mêlée révolutionnaire. Dans ces déchirements intérieurs, le peuple russe nous a momentanément oubliés; la question yougoslave est, à présent, enlevée de l'ordre du jour en Russie. Nous sommes d'autant plus heureux de voir avec quelle ardeur un des plus éminents fils du grand peuple fraternel défend la juste cause des Slaves du Sud.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les pages dont nous parlons, pour être convaincu que leur auteur connaît profondément les choses yougoslaves. Dans son étude, il suit notre conscience nationale à travers son évolution qui triompha, jusqu'à présent, de toutes les entraves, même de celles qui apparaissent insurmontables. Et quand il croit que les Yougoslaves sont mûrs pour fonder une communauté sur les ruines de l'autocratique habsbourgeoise, ce n'est que la conclusion très logique qu'il tire de sa connaissance approfondie de notre passé, de notre présent et de tous les avantages que nous apporterait, dans l'avenir, l'union libre de toutes nos forces nationales. En outre, en envisageant la future paix européenne, il s'exprime ainsi : « Ce n'est qu'en observant toutes ces conditions que l'on mettra un terme aux querelles balkaniques et à la poussée du germanisme vers l'Orient, ce n'est que par cette voie que nous posséderons, dans les Balkans, non seulement un allié fraternel et fidèle, mais, de plus, puissant, et que nous ouvrirons aux « yougoslaves » unifiés et libres, un avenir radieux. »

M. Tchoubinski se montre, encore une fois, par cette étude, un ami sincère de notre cause pour laquelle il a su combattre vaillamment.

M. H.

*

O Gorskom Vijencu, par Dragutin Kostić. Extrait de « Zabavnik » *Srpske Novine*, Corfou.

C'est là une critique très détaillée et très consciencieuse de la traduction française par Mademoiselle Veković, du chef-d'œuvre de Njegoš : « Gorski Vjenac ». (Les Lauriers de la Montagne.)

L'auteur de cette critique, notre collaborateur M. Kostić, soumet cet ouvrage à un examen très minutieux; suivant point par point la traductrice, il constate la compréhension défective de certains passages classiques de notre Njegoš ou leur traduction maladroite. Il reproche surtout à Mademoiselle Veković de n'avoir pas consulté les divers commentaires faits sur le même sujet, en particulier celui de Rešetar.

A cette critique, l'auteur, qui montre, une fois de plus, sa profonde et solide connaissance de notre poésie nationale, de nos mœurs et de notre littérature, ajoute quelques observations très suggestives sur la personnalité de Njegoš et son art de peindre la vie d'une façon si expressive et si réaliste. M. Kostić remarque, « que à côté de tout ce qui a été dit sur cette œuvre, il y a encore beaucoup à dire, et un lecteur attentif trouvera, à chaque lecture, de nouvelles beautés et de nouveaux passages suscitant des interprétations nouvelles qui souvent peuvent être meilleures que celles déjà publiées ». P.

CARNET DU MOIS

Une exposition yougo-slave à Genève.

C'est une exposition de merveilleux à-propos, qui vient de s'ouvrir en l'hospita-lière cité helvétique. Elle constitue un acte et une leçon. Les exposants ont beau être un petit nombre, leurs œuvres frappent le visiteur et définissent fort bien l'orientation de l'art yougo-slave, plein de grands espoirs, comme les vers de nos poètes et la prose de nos écrivains.

Tous ces artistes sont de purs artistes, absolument désintéressés, et n'obéissant qu'à la voix profonde de leur devoir et de leur idéal. L'histoire de leur race, cette histoire que nos poètes populaires inconnus ont chantée en des *pesmés* qui font aujourd'hui l'admiration de l'univers, cette histoire pleine de douleurs, de perpé-tuelles anxiétés et de vastes espérances, est leur grande et, pourrais-je dire, leur seule inspiratrice. Nos vieilles traditions et nos légendes naïves forment comme un fond à toutes ces toiles où la réalité se noie dans le rêve, où les dures contin-gences du présent s'allient aux mythes de jadis et où les horreurs effroyables de la guerre ressemblent parfois à des images d'une féerie mystique. En les regardant, ces toiles, on sent frémir et chanter en elles toutes les harmonies douloureuses qui font vibrer, depuis de si longs siècles, nos cœurs unanimes. Elles illustrent les chants de nos poètes, et dressent devant nous les silhouettes de nos aïeux, pures et sanglantes, belles de la beauté de l'éternel sacrifice de notre nation si longtemps écrasée. On disait qu'avant d'être des artistes, nos peintres et nos sculpteurs sont d'abord des Serbes, des Slovènes, des Croates. La Yougoslavie est leur muse, comme elle fut la muse de notre grand Preradović, comme elle a été la muse de tous nos poètes, comme elle a été l'inspiratrice du maître Mestrovic, le créateur de ce *Temple* qui fit admirer à tous une récente livraison de la *Patrie Serbe*.

D'autres consaceront aux artistes de l'Exposition genevoise des études techniques savantes : je ne veux, pour ma part, que dire ici l'émotion qu'ils m'ont procurée. Elle fut aussi intense que celle qui m'envalait, à la première lecture de l'épopée de Kossovo. J'y ai retrouvé toute l'histoire de la race, et tout son destin ; j'y ai revu ses jours amers, ses désastres, ses inlassables efforts, et ses espoirs merveilleux, dans l'attente de la grande renaissance de demain.

Nicolas Bešević a beau mettre de la rugosité dans ses « types nationaux yougo-slaves », Branimir Petrović peut exagérer la tendresse et la mélancolie, Mirko Ratčić, dessinateur réaliste de jolis visages de femmes, complique en vain, décorativement notre passion ; en vain, aussi, Jozo Kliaković ascétise son sévère poème : les visiteurs savent voir au delà de la couleur, au delà des formes, derrière les cadres froids. Ils comprennent, ils sentent dans le symbole la vérité qui y réside, et se rendent compte de l'immensité des misères que leur suggère un art qui ne s'éloigne pas trop de celui des glorieux « Primitifs ». Cet art est une psychologie autant qu'un art. C'est une plainte faite d'une tristesse infinie, d'une colère immense, qui ne veut pas connaître le pardon. C'est la douleur ancestrale demandant justice. C'est aussi une grande fresque historique où revivent tous les siècles et où tout ce qui doit instruire le monde de l'avenir est gravé ineffaçablement. Cet art est encore un combat, qui a ses détresses, mais d'où l'artiste doit sortir victorieux, ainsi que l'idée et le sang qu'il représente. Les tableaux de Genève, comme les plans et statues de Mestrovic, sont le prolongement de la masse de guerre et du sabre de notre Kraljević Marko. Pareille, comme par les fusils de nos soldats.

et par les boulets de nos canons, doit nous venir enfin la décisive victoire, celle qui créera une Yougoslavie puissante et éternellement heureuse.

Les exposants de Genève transporteront-ils leurs œuvres à Paris et ailleurs ? On ne peut que le souhaiter. L'idée yougoslave gagnera toujours à multiplier de telles manifestations.

M. P.

B.D.I.C

Ligue des Universitaires de Serbie.

Sur l'initiative de M. Trifunović, ministre de l'Instruction publique, vient d'être fondée à Paris une *Ligue des Universitaires de Serbie*. Elle a pour but de faire connaître à nos Alliés et au monde civilisé notre culture, notre science, notre littérature et nos arts. En raison de cela, elle a organisé nos plus sérieuses forces littéraires, artistiques et scientifiques.

Ainsi on aura le moyen de démontrer que notre race, à part l'héroïsme guerrier, possède une vieille civilisation digne d'occuper une bonne place à côté de celle des grandes nations.

Président de la Ligue : M. A. Belić, professeur à l'Université de Belgrade. Bureaux : 74, rue Bonaparte.

Note

Danses Serbes, transcrives pour piano par M. Vlad R. Georgević. Bordeaux 1918.

Notre illustre compositeur, M. Georgević, continue en exil l'œuvre qu'il avait si bien commencée en Serbie. Il vient de faire paraître, tout dernièrement, trente danses serbes pour piano. La plupart de ces morceaux sont des airs populaires très anciens, dont les auteurs nous sont inconnus. Ils sont la création même du peuple qui les chante en dansant une ronde ou farandole que l'on nomme *kolo* ou *oro*.

Se consacrant exclusivement à la poésie et à la musique nationales, M. Georgević qui nous réserve, pour bientôt, quelques nouvelles œuvres, s'est fait un devoir de nous présenter, devant les nations amies, par nos danses et nos chansons. Nous ne pouvons que le féliciter et le remercier sincèrement d'aider ainsi à faire connaître et aimer notre chère Patrie.

MILINKOVIC.

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

ABONNEMENTS

Pour la France { Un an : **12** francs.
6 mois : **6** francs.

Pour l'Étranger { Un an : **14** francs.
6 mois : **7** francs.

Le numéro : **1 fr. 25**